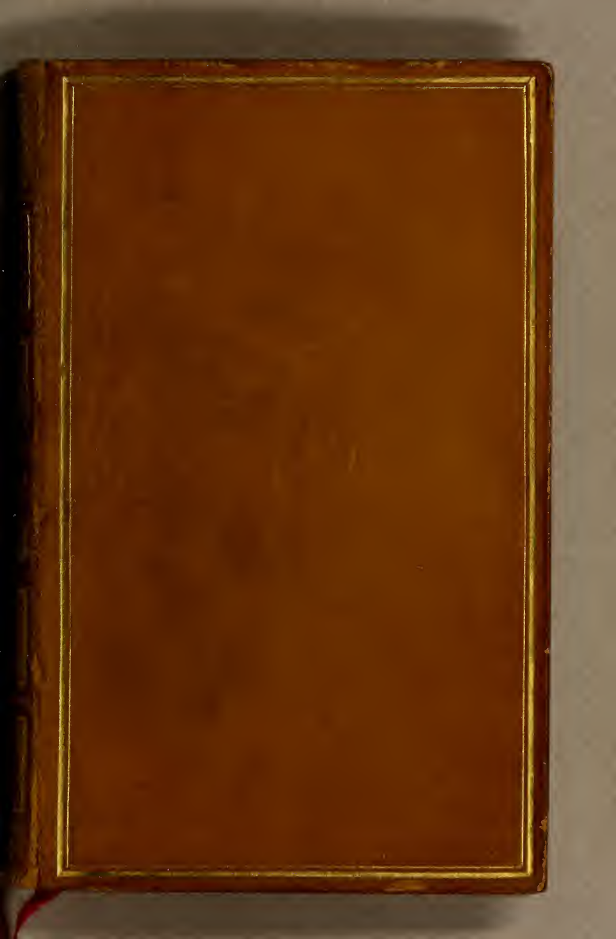
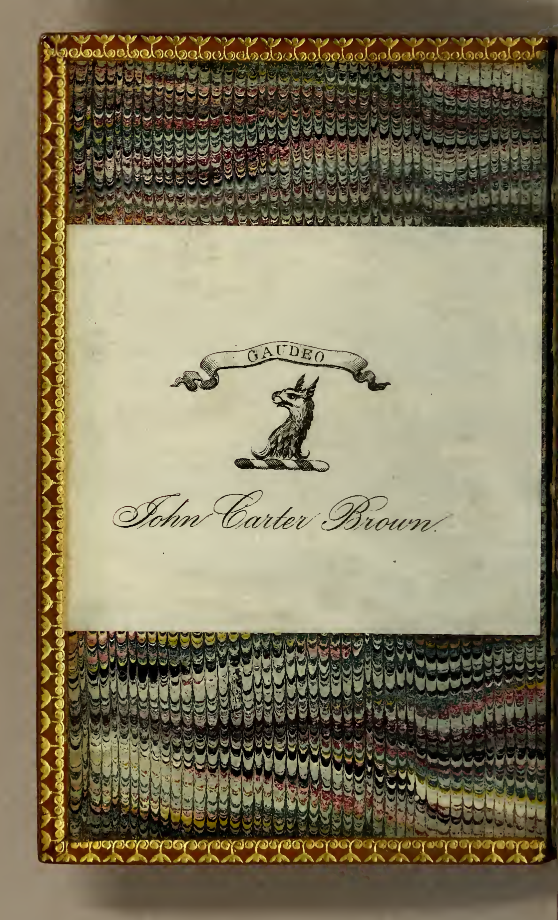
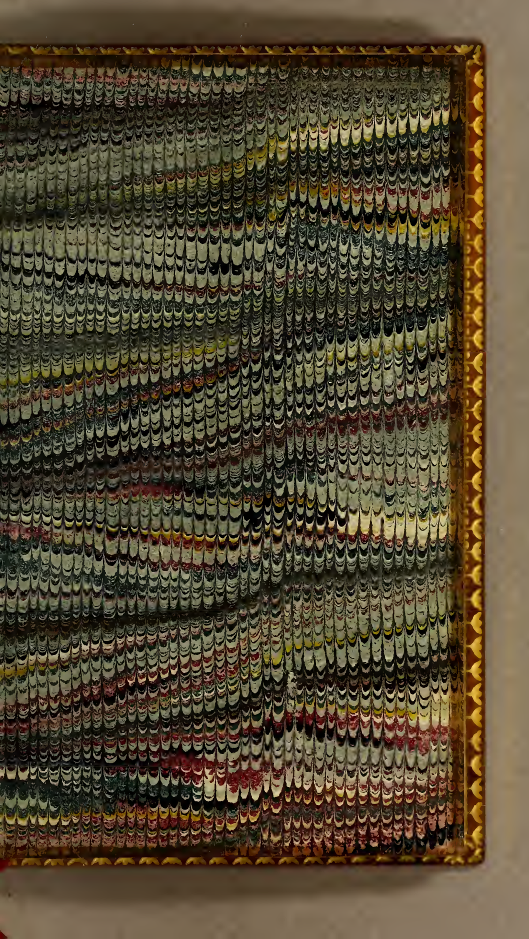
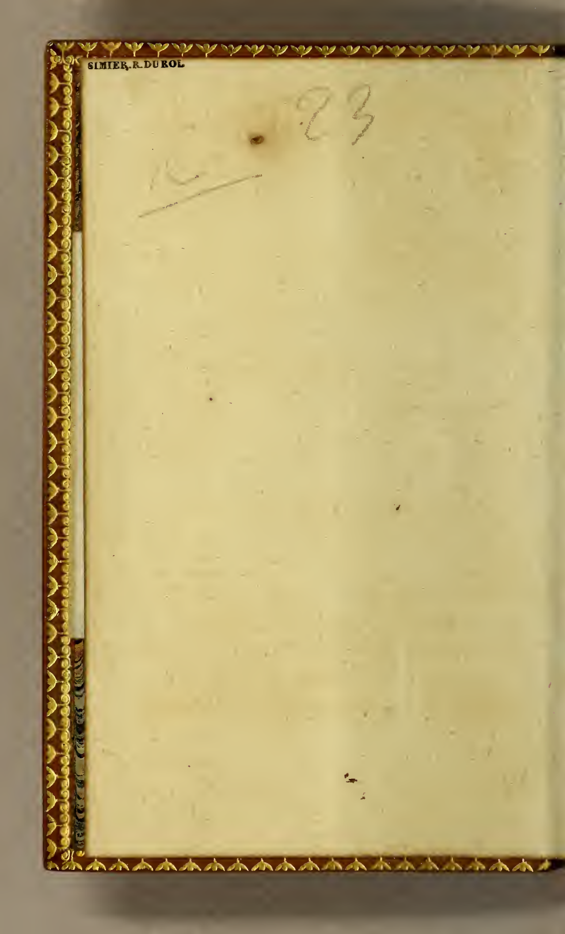



GAUDEO
John Carter Brown.




SIMIER.R.DUROI

Vide Tommy
n.° 57.

Les trois liures de L'HISTOIRE DES INDES, ACOMPLIE de plusieurs choses memorables, autant fidélement que sommairement composez en Latin, & depuis nagueres faictz en Françoys.

Par Maistre Iehan Macer, licencié en droict.

AVEC PRIVILEGE.

A PARIS.
Chez Guillaume Guillard en la rue Sainct Iacques à l'enseigne Saincte Barbe.
1555.

SONET.

Aux deux sœurs.

Celuy qui a descript le degast de l'Empire
Troyen, fist à raison, ainsi que lon peult voir,
Escrit cõbien de maux le courroux fist auoir
Aux Princes de la Grece, & comme il leur peult nuyre.

Or si les elementz se vouloyent econduire,
D'vn ayde mutuel, denians leur deuoir
Qui est requis pour nous, il no⁹ faudra reuoir
La cheute du Chaos rené par nouuelle ire.

Lon ne sçait bõnemẽt qu'vn petit feu scait faire
Iusqu'il gaigne pays, & que les cieulx reclaire,
Mais si horriblement qui nous pasme la vie.

Qui ne s'estimera à iamais langoureux
D'entretenir vn feu dans le cœur vigoreux
Qui le cõsume et l'ard, cõtre dieu, d'vne enuie?

I. Le Bon Medecin.

IEAN MACER A NOBLES ET SAIGES DAMOYſelles, mes Damoyſelles Michele, & Anne Belrien ſœurs humble ſalut, & perpetuelle felicité.

Valeria fille de Publicola, Conſul, Lucrece, & autres femmes illuſtres, deſquelles parlent les hyſtoriographes, ont merité que leur memoire dure iuſques à preſent, & durera touſiours pour certains actes vertueux, que chaſcune d'elles a faict, choſe, qui plus leurs a proffité, que tous les biens & dignitez mondaines. Mais voz vertus (dames ornées des fleurs de la vraye nobleſſe) qui ne ſont ſubiectes à fortune, ſont congneuës & manifeſtées non ſeulement en vn acte, ains en tous, tant de faict, que de conſeil: par leſquelles la grãdeur & arduité de voz affaires & negoces, & la diuerſité

des esprits de voz domestiques sont iournellement gouuernées & temperées. Et cõbien que la ligne & source de laquelle estes descendues ne soit petite, ia de long temps dreßée par vertu, toutesfois vous n'estimez icelle de descente, si elle n'est munie de vertu, & a pour compagne l'integrité de vie. En quoy ne voulez re sembler à ceulx, qui d'une temerité & folie se iactent de la noblesse de leurs ancestres & progeniteurs, & pourtant ilz sont difficiles & insupportables, retenãs le seul nom de leurs parens, & laissans la vertu: laquelle vous rend faciles & traictables auec gens de toutes qualitez, auec lesquelz auez coustume de communiquer familierement & amiablement. Qui est la vertu, qui plus vous orne & illustre ce iourdhuy. Mais si ie voulois decrire voz vertus, il fauldroit en faire vn liure de grandeur inusitée. A ceste cause sera expedient de dilaier les louan-

ges de voz noms à vn autre temps plus commode à ce faire. Or mes Damoyselles, le desir que de long tẽps ay eu de vous faire seruice à la mesure de mon pouuoir, a faict, que ces iours passez estãt à loisir, & ayant quelques heures de relaiz propres à recuillir ce que confusement & sans ordre auois amassé & receu d'hommes dignes de foy, touchãt les coustumes, conditions & façons de faire & de viure de certains peuples de l'Inde, qui encores ne se treuuent escriptes par les autheurs & hystoriographes, que i'ay veu par le passé. Qui est l'occasion, qui plus m'a esmeu de prendre peine à l'ordonnance & instruction de mes recueilz & amas tous confuz, & meslez : non pas que sois tant niez & delaissé du sens cõmun & droict iugement, que ie pẽse mes escrips estre d'aucun poix, authorité, ou estime, cõsideré l'excellence des escriuains François, qui ce iourd'huy du tout s'occu

pent & arrestent à illustrer la langue Françoise. Vray est, que i'ay d'autres estudes & empeschemens plus vrgēs & necessaires à mon aduancement, & que par ce moyen ma phrase se pourra trouuer rustique mal ornée ou parée. Toutesfois par aßiduité de trauail i'espere faire quelque chose auec le tēps. Mais ne m'arrestant à l'apprest & ornemēt des motz, il me suffist soubz rude parler, cōprendre choses vtiles & delectables à ceulx qui se plaisent à la simple & naturelle proprieté des choses reiettant & tenant peu de conte de tout fard & desguisement des parolles, soubz lequel souuent gist trōperie couuerte. Non pas que ie veuille reprouuer l'appareil & elegāce de parler, qui sus tout rend l'hōme diuers aux bestes brutes : mais pour les abbuz qui souuent sont encloz soubz vne langue desguisée & affectée. Car coustumierement nous voyons qu'en certains

œuures phaleres & garnis de petites pignardises & diminutions, ne se treuue gueres que la vraye escorce. Or pour ce que l'histoire cõtient les exemples bõs & mauluais seruans tous à ce propos, affin qu'en representant les choses vertueuses & d'honneur, auec les imparfaictes & vitieuses, chascun ensuiue ce qui tend à vertu, & acquiere la discretion d'euiter reproche & turpitude, & qui cognoisse la felicité, magnificence & pauureté des mortelz, i'ay bien voulu trauailler à descrire selon le moyen que Dieu m'a dõné la presente hystoire, & la dedier à voz noms (Dames de singuliere vertu & prudence entre toutes autres) affin qu'y preniez quelque delectation & fruict cõme auez de bonne coustume de faire iournellement aux autres liures traduictz des bons autheurs. En quoy faisant, il appert clairement qu'en vous est continuée la vraye noblesse de voz predecesseurs. Car

pour euiter oysiueté mere de tous vices, vous appliquez voz cures & sollicitudes à la lecture des hystoires, affin que les actes vertueux des anciens imprimez en voz cueurs, seruent au regime & administration de voz maisons & familles. Et ay bien voulu ce seul œuure addresser à vous deux, scaichant pour certain qu'ainsi qu'estes yssues d'vn mesme sang, außi estes vous deux sœurs tendentes a vn mesme vouloir, cõme estant vne ame en deux corps, selon que Dieu & raison le veulent. Qui sera fin, (mes Dames) apres vous auoir faict ce petit don, ou ie prieray le Createur, vous maintenir tousiours en sa grace, santé & prosperité.

LE PREMIER LIVRE DES HISTOIRES DES INDES.

La diuiſion du monde, & briefue deſcription du monde nouueau.

CHAPITRE. I.



E monde communement eſt diuiſé en trois parties, que les Coſmographes appellẽt zones. Les deux autres ſçauoir la Torride, & Septẽtrionalle intemperée n'y ſont point comprinſes, entendu qu'elles ſont inhabitables. Les ſuſdictes trois parties ſe nõment Europe, Aſie, & Afrique, leſquelles chacunes ont leurs propres, & priuées dimenſions: ainſi qu'ont elegammẽt

eſcript les plus excellens Coſmographes, l'opinion deſquelz n'ay deliberé de repeter, ou chãger pour le preſent, afin que ne ſois veu ſemblable à ceulx, qui ne ſeruẽt ou aydent, que d'empruntz & relations, il me ſuffiſt d'eſcrire ce que n'eſt vulgaire & cõmun a chacũ. Quant au mõde nouueau (que no⁹ appellõs) il a eſté trouué depuis 50. ou 60. ans en ça, comme eſt notoire & manifeſte duquel il ſe trouue biẽ q̃lque cõiecture en Pline, & en Platon aux lieux par moy citez en mes exẽplaires faictz en Latin, ou les deux auteurs en paſſãt fõt mẽtion ſuccinctement de certains peuples de l'Inde tous diuers & diſcordz des autres quant aux meurs, & ſcrupules de conſciẽce, ou varieté de religion. Là meſme ſe trouuent les Iſles heureuſes & fortunées qu'on nomme de ceſte ſorte. La longueur de la-

dicte terre s'estẽd de l'vn pole à l'autre laquelle a en soy autãt d'estendue comme l'Affrique & l'Europe, & la mer d'entre deux, & beaucoup plus. Car en tout le residu du mõde il n'y a lieu là ou la terre soit continuée de l'vn pole iusque à l'autre, sauf que la tellement que sauf trois petites rottures ou entrées de mer, elle est continue l'vne desdictes rottures est le destroit de Magagliones, l'autre est en allant à Themistitan qui se dict le dangereux pas, & estroit doubteux. La tierce est le Septentrionnal passage. La mesure quant à la latitude ne se peult mieux sçauoir qu'en contant 180. degrez de latitude soubz le meridiẽ (comme me recitoit celuy duquel i'ay colligé ces cõmẽtaires icy) 5400. lieues galliques. La largeur de ce pays n'est encore pas certainemẽt determinée, ny bien congneüe. Ce

pendant ie prometz & asseure le lecteur que ie n'escriray ou admettray choses que ie n'aye de mes propres oreilles entendu de gens dignes de grand foy, & en quoy cherchãt ie ne aye prins grand peine & trauail.

De quelz vestemens ont premierement vsé ceux du nouueau monde.

CHAPITRE. II.

POVRCE qu'en toutes autres nations & peuples du monde les Indiens n'ont iamais eu coustume de sortir de leurs fins, & bornes de leur territoire de là vient que leurs meurs sont congneues à peu de gens, selon la preuue& authorité de Pline en son sixiesme liure 17.Chapitre. Or est-il tout certain, qu'ilz hantoyent les vns auecques les autres tous nudz sans auoir honte ny vergongne de leur na-

ture auant qu'ilz eussent veu les coustumes des Chrestiens. Toutesfois bien y en auoit quelques vns vestuz sur les parties honteuses tant de cottõ que de plumes d'oyseaux desquelles ilz sçauent faire de tresbeaux ouurages, & surmontans tout velours. Car ceux de l'Inde Orientale naturellement sont fort industrieux, & de fort subtile & ague inuention, pour raison de la benignité du ciel, & aïr qui illec a son regne. Et pour monstrer que la viuacité des espritz est de grand consequence en la susdicte cõtrée. Pline au 12. liure, chap. vingt & vn, parlant des plus excellentes tissures, dict: que les Indiẽs sont de si merueilleuse promptitude à tistre & cõposer toille, que quand on veult parler de linges tresmagnifiques & excellens, il fault nommer le linge Indique comme le plus royal & exquis.

Finablement il fault ſçauoir que pluſieurs des Indiens orientaux ſont ce iourdhuy richement veſtuz de ſoye. Et qu'ilz cõmencent à delaiſſer leurs anciennes façons de faire plus brutalles, qu'humaines.

Qu'a l'Inde ſont contigues pluſieurs, & fort ſpacieuſes Iſles.
CHAP. III.

IL ne fault pas doubter qu'à l'Inde ne ſoyent ioinctes & cõtigues pluſieurs amples Iſles : Comme ſont les Iaues, la Samatra, & pluſieurs autres. Entre leſquelles eſt la plus notable & admirable celle qui ſe nomme Giapan, qui autresfois s'appelloit Gipangi, ou Zipangri de laquelle principallemẽt i'eſcriray, à cauſe que elle eſt auiourdhuy encores incongneüe. Et toutesfois elle contient les

choſes les plus admirables du mõde. Qui eſt le poinct, qui plus m'a incité à la mettre du premier rẽg. Quoy faiſant, i'ay eſtimé eſtre bon, & expedient de mõſtrer en quoy nous ſommes accordãs & diſſemblables à ceux qui habitent la prementionnée Iſle de Giapan.

Deſcription de l'Iſle de Giapan: & qu'elle eſt ſituée au poinct de l'Orient.

CHAPITRE. IIII.

SEPT cens cinquante lieüs galliques, loing de la coſte de Totarie vis à vis du Catay Cité grande (deuant laquelle eſtoit le ſiege du grand Camp n'y a pas long temps) ſe treuue vne Iſle de ſinguliere, & inuſitée grandeur, accompagnée de pluſieurs autres, nommée à preſent l'Iſle de

Gyapan, qui parauant estoit dicte Gyapangi, ou Zipangri. Laquelle est en tel ciel ou eleuation comme l'Italie, & d'icelle par huict milles lieues d'estante ayant de longueur six cens lieues, & de large trois cens. Dont il se congnoist manifestement qu'elle est plus grāde que l'Espagne, la Gaule, & Allemagne, auec l'Italie ensemble. Apres auoir ainsi descrit la situation de Gyapan, il fault, consequemment traicter la maniere de viure qui est receue, du moins il est decent, & cõuenable d'expliquer les meurs plus dignes de memoire. Ce que i'ay proposé de faire.

Les meurs & religion de ceulx qui demeurent en Giapan. Chap. 5.

LEs Giapanois s'addonnent & appliquent fort à la religion, aux let tres, &

tres & à ſageſſe: & ont couſtume s'ẽ-
chercher diligemment de la verité de
toutes choſes. Leſquelz touſiours veu-
lent interroguer & demander, pour à
ce moyen attraire la verité. Et ſont
fort aſsiduez à prieres & oraiſons: qui
ſont comme nous aux temples publi-
ques. Iceulx font leur demeurance ti-
rant au ſoleil leuant vers le Septen-
trion (ce qui s'entẽd au regard de l'In-
de meridionale) au deſſoubz de la re-
giõ des Chines. Ilz recognoiſſent ſeu-
lement vn monarche, auquel tous les
princes, comme les ducz, barons, con-
tes, archeducz, & autres obeiſſent.
Deſquelz quãt quelqu'vn meurt touſ-
iours l'heritage principal appartient à
l'aiſné, auquel les moindres rendent
tous obeiſſance. Et par ainſi d'vne na-
turelle inclination, & inſpiration ilz
gardent le premier droict de ce mon-
de vſité. Aux mineurs ſont donnez

chaſteaux auec certains heritages, pour leurs appanages, nourritures, & entretenemẽt : ſoubz telle cõdi-tiõ toutefois que touſiours recon-gnoiſſent, & hõnorent leur aiſné, & ne laiſſe iamais ſon hommage. De ceulx icy quelques vns ferõt x.mil-le, les autres xv.mille, les autres xx. ou xxx.mille hõmes d'armes, quãd l'occaſiõ & neceſsité s'offre de faire guerre. Le prĩce ſur tous ſouuerain ſe nomme Vous, qui eſt de la plus grãde & noble race du pais. Et ſi de cas fortuit il veult prẽdre femme, il fault neceſſairemẽt q̃ ce ſoit ſa plus prochaine parẽte: lequel eſt de tant grãde authorité, qu'ẽ luy eſt le gou uernemét des choſes ſpirituelles, & ſeculieres: car il a la iuriſdiction tãt ſur les clercs, q̃ ſur les laiz. Touteſ-fois iamais il ne faict guerre ou iuſti ce criminelle, mais du tout s'en re-

mect a vn tẽporel ſeigneur sõ delegué
qu'ilz nõment Colchio, ou Colxo. Le
Vous eſt parauẽture sẽblable à noſtre
ſouuerain pontiſe, & Colxo eſt cõme
nous pourrions dire le Roy, ou l'Em-
pereur. C'eſt choſe merueilleuſe que
Dieu par nature les enſeigne ce que
nous ſçauons par grace, & par nature
enſemble, & ne voulõs pas le faire en-
cores, laiſſant les guerres & ſupplices
aux ſeculiers. I'ẽtẽdz les ſupplices cor
porelz. Certainement il ne peult adue
nir aux hommes plus grande ruine,
que ne demourer chaſcun en ſa voca-
tion, ſans confondre & meſler ce qui
appartient aux ſeculiers auec le droict
& iuriſdiction eccleſiaſtique. Et s'il
eſtoit queſtiõ de prouuer par les ſain-
ctes conſtitutions & eſcriptures com-
me à Dieu deſplaiſt tel deſordre & cõ
fuſion, les argumẽtz à ce faiſans pour-
ront eſmouuoir les plus durs & mal

affectez du monde. Mais pource que tel theme n'appartient à ce traicté icy: ie ne le disputeray rien d'auantage, attendant que meilleure & plus cõmode occasion quelques iours se presentera pour ce faire. Pour cõtinuer l'exposition des Giapanois, certain est: que quand l'Empereur ou prince temporel va visiter le Vous, ou souuerain, il luy faict la reuerence les genoux pliez à terre, baissant la teste iusques aux genoux dudict souuerain. Car cõbien qu'il soit enuironné de ses satellites, & qu'il ayt innumerable multitude de capitaines, Ducz, Contes, & de courtisantz, & soldatz, neantmoins s'il commet quelque faulte, & dit vn seul mot, qui deplaise au Vous, incontinẽt le Vous le peult deposer de sa dignité royalle, & (si le cas le merite) le faire punir de mort: de la ou vient qu'ilz gardent vne souueraine iustice,

& que les petitz aux grandz ſont fort obeyſſans, attẽdu que non ſeulemẽt le populaire, mais auſsi les potẽtats honorẽt & obeyſſent au cõmãdement d'vn ſeul homme. Qui eſt vif argument & euidente approbation de leur felicité temporelle. Et qui voudroit ſçauoir pourquoy ilz n'ont reſpect ny eſgard aux perſonnes, c'eſt pource qu'ilz eſtiment tous les pechez eſtre egaux: car ilz puniſsẽt de meſme mort celuy qui aura deſrobé dix ſolz, cõme celuy qui aura prins furtiuemẽt mille eſcuz, qui eſt choſe fort approchante de la loy euangelique, ou il eſt dict, que qui eſt infidelle en peu, ſera facilemẽt infidelle en plus grande choſe, & que qui en vn aura failly eſt faict de tous coulpable. La maniere de viure de ce ſouuerain põtife eſt telle qui s'enſuyt. Il eſt marié à vne ſeule fẽme, auec laquelle croiſſant la Lune, il n'a iamais affaire

mais deuant ledict tẽps, ne faict autre
chofe qu'atẽdre à ieufnes, à prieres, &
oraifons, & à toutes fortes de peniten
ce, eftant alors veftu de blancs habil-
lemens, & ayant fa grande coronne
fur la tefte. I'ay memoire d'auoir au-
trefois leu que les anciẽs philofophes
auoient vne telle & femblable couftu
me. Car ilz difoient, que la Lune eft la
figure de ce bas monde, & que par
quatorze iours, ou par les deux pre-
miers quartiers elle fe retire du foleil
en s'efloignãt de fes rayons, & qu'ain-
fi faict ce monde de Dieu. Pourtant
en ce temps la conuient faire plus grã
de penitence. Or incontinent que la
Lune commence à defcroiftre, il fe dõ
ne du paffetemps, tant auec fa femme
comme à la chaffe à quelque plaifir il
veult dechaffer les fafcheries nubi-
leufes de la precedente penitẽce. Et fi
fa femme fe meurt auant fon aage de

trente ans, il ſe peult marier à vne autre, mais ſi elle decede paſséstrẽte ans, il fault que le ſurplus de ſa vie garde chaſteté: car iamais n'a couſtume autrement d'auoir plus d'vne femme. Oultre les princes tẽporelz, il y a en Giapan de la nobleſſe de tous eſtatz & conditions de gens vertueux ou artiſantz. En ſomme leurs differences de perſonnes ſont ordonnées comme deça. Cela eſt auſsi tout commun qu'ilz n'ont qu'vne femme chaſcun, & s'ilz cognoiſſent vn adultere auec leurdicte femme trouuant l'vn & l'autre en la turpitude de fornication, il leur eſt permis de les tuer tous deux. Ce que nous eſt auſsi licite par la cõmune diſpoſition de droict: mais ilz ſont en ce diſſemblables à nous qu'ẽtre eulx, quiconque ne tue les deux tous enſemble, ſe ruant ſur l'vn ſeulement, il eſt condemné à mort. Si la

ſemme a endommagé ſon honneur, & qu'elle aye mauuais bruict, qui ne ſe puiſſe par preuue auerer, ilz la rẽuoiẽt chez ſes parens. Autrement ſi quelcun eſt ſi nonchalant, tant hebeté & de ſi grand ſotie conduit, qu'il n'aye ſoucy de la faulte & vilẽnie de ſa femme, n'eſtant amendé la continuation du renom de ſon mariage, il eſt tenu pour infame, ainſi que par deca ſelon la diſpoſition de droict. Car la femme eſt renuoyée chez ſes parẽs, ilz ſe peuuent remarier. Celle qui eſt ainſi renuoyée, ne peult pas trouuer qui iamais la vueille pour femme. Ce que ne nous eſt permis qui faiſons profeſſion de la loy euangelicque: car il eſt eſcript que ceux que Dieu a cõioinct, ne peuuent eſtre par l'homme ſeparez. Si de cas fortuit le peché d'infelicité ne ſuruenoit, pour laquelle ſeparation eſtant faicte, eſt licite ailleurs ſe ma-

rier, comme il eſt teſtifié aux conſtitu
tions de noz ſainctz peres. Ceulx qui
ſont les plus puiſſants, font nourrir &
enſeigner leurs enfans depuis ſept ou
huict ans dedans les monaſteres ou ilz
aprennent à lire, à eſcrire, & les choſes
de la religion. Car ilz eſtiment que ſi
premierement l'homme n'eſt faict bõ
& religieux, que mis entre les nobles
princes, marchandz, ou artiſantz, ou
faict de quelque meſtier, degré, ou di-
gnité que ce ſoit, iamais n'y vauldra
rien. Depuis ilz les marient & mettẽt
chaſcun à ſa vacation. Et pour ce fai-
re y a des religieux de trois ſortes, cõ-
me ſont noz moynes de deça: dõt les
vns demeurẽt aux villes les autres aux
champs: ceulx des villes viuent d'au-
moſnes & gardent chaſteté, eſtant ve
ſtuz de longues robbes à longues mã-
ches quaſi comme les ſeculiers. Quãd
il faict froid ilz portẽt des capucions,

ie ne sçay si sont fort differentz des aumusses de noz chanoines. Ie pẽse toutesfois qu'ilz ne sont fourrez de pelisse. La raison pourquoy les susdictz moynes en tẽps d'hyuer mettẽt capuciõs, est pource q̃ tousiours ilz sont tous tõduz & esbarbez. Autremẽt en esté ilz võt tous nudz teste. Ilz viuẽt tous en cõmun: & estiment que si ceste cõmunité des choses n'estoit entr'eulx, que la barque ne pourroit venir à bõ port. De l'opinion desquelz ont esté les anciens philosophes, & legislateurs cõme en Lacedemon, & en la republique de Platõ, ainsi q̃ le tesmoigne Aristote en ses politiques, & ont tãt approuvé ceste cõmunion, qu'ilz ont pẽsé, & qui plus est cõstitué que les femmes seroiẽt comunes à qui en voudroit. Ce que n'est receu ꝑ le philosophe, considerãt que tant generale

communion des choſes nous repre-
ſenteroit deſordre, & confuſion, fina-
blement la ruine de l'vniuerſel genre
humain. Ilz ont beaucoup de ieuſnes
& ne mangent iamais chair, n'autres
animaux de paour que la chair ne leur
rebelle. En quoy ilz reſſemblent aux
Pyghagoriques qui ne mengoiēt nul
animal, & ne mangeoient qu'vne fois
le iour. Ceulx la eſtoient fort diffe-
rentz de certaines gens qui ce iour-
d'huy ſe lamentent de ce qu'vſantz
de poiſſon nous ſommes inuitez à ab-
ſtinēce de chair. Ces religieux de Gia
pā qui ſont de ſi grande ſobrieté, tous
ſe leuent a minuict, comme faiſoit Da
uid, & les prophetes: & ayans prié vne
demie heure ſe retournent dormir.
Au poinct du iour ilz retournent, &
depuis ſoleil leué & à midy & à veſ-
pres font le meſme: & ſont incitez à
l'oraiſon auec vne petite clochette

ſonnant, comme à l'Aue Maria . Ce qu'oyant le peuple, tous ſe mettent à genoux en leuant les yeulx en hault au ciel auec les mains ioinctes requerant pardon & remiſsion dē leurs offenſes : Leſdictz religieux preſchent comme par deça, & eſmeuuēt à prieres, & commiſerations tout le monde. Le commun argument de leur Ser mon eſt: qu'il eſt vn ſeul Dieu Createur de toutes choſes, & qu'il y a vn Paradis ou lieu la ou vont les bienheureux, & au contraire vn lieu deputé pour les meſchans, dont le calumniateur Satan eſt chef & capitaine. Leurs veſtemens ſont longz & noirs. Du nōbre deſquelz n'eſt admis perſonne qui n'ayt monſtré ſuffiſant indice de preudhōmie & erudition. Il y a vne autre ſorte de Religieux, qui ſont les Prebſtres veſtuz de robbe lōgue de couleur griſe, ceincts d'vne cor

de,qui ne ſont auſsi point mariez:
mais ilz ont chaſcun en leur charge
vn monaſtere devierges,auec leſq̃l-
les ilz font (ſelon le cõmun bruict)
beaucoup de choſes deshonneſtes, &
dõnẽt ordre qu'elles perdẽt leur fruit,
ou qu'elles ne conçoyuent point,cho
ſe fort abhominable. Qui a faict que
les legiſlateurs Rommains ont ordon
né,que la femme qui de guet à pan tue
& depart ſon fruict doibt eſtre punie
de mort,ou pour le moins de tempo-
rel exil:meſmement ſi ledict fruict a
eſté apres la conception 40. iours au
ventre de la mere.Car alors on preſu-
me qu'il a l'ame infuſe, pour ce que le
corps eſt ia formé. Ce qui donne ſu-
ſpicion deſdictz moynes, C'eſt qu'il
y a aupres d'vn conuent de nonnains,
vn conuent deſdictz religieux. Ilz
ſont idiotz faiſans les oraiſons, & ieuſ
nes cõme les autres,& n'y a que tren-

te ans qu'ilz ont commencé. Il s'en
treuue vne autre ſorte de mieux ve-
ſtuz, mais qui toutefois font grand'
penitẽce, & trois fois le iour fõt orai
ſon. Ilz ont de beaux edifices, là ou
il y a des ſtatues & images dorées de
diuerſe ſorte d'idoles, tãt en ſtatues
que cõtre les parois. Toutefois cela
eſt à tous cõmun qu'ilz cõgnoiſſent
& adorẽt vn dieu, lequel ilz nõmẽt
en leur lãgue Deniche, & le peignẽt
ayãt iii. teſtes ſur vn ſeul corps. A-
lors ilz le nõmẽt Cogi, & diſent que
Deniche, & Cogi eſt toute vne ver-
tu, & vn ſeul Dieu. Des iii. teſtes ilz
n'en ſçauent donner raiſon. Ceulx
qui de par dela hantent, iugent que
c'eſt l'image de la Trinité & Vnité.
Les Giapanois ſe delectent à donner
pluſieurs teſtes à leurs idoles: car ilz
pẽſẽt que qui plus en a, d'autãt plus
eſt il hõme de biẽ & de vertu. Cer-

tain eſt, que iadis les trois Roys Tartaſenſiens qui vindrent adorer Ieſuſchriſt les conuertirent, car ilz eſtoyẽt voiſins dudict pays, & furent confermez par ſainct Thomas, comme i'ay leu en quelque hiſtoire. Mais peu à peu ilz ont conuerty la verité de Ieſus en vne fable de ie ne ſçay quel Dieu barbarin qu'ilz appellent Schiaca. La fable eſt telle qui s'enſuyt. Il y auoit vn Roy au pays, qui eſt par dela la Chine vers l'occident, la region eſt dicte Cegnico: lequel Roy eſtoit appellé Iambon Daino, la Royne Magabonin. Audict Roy ie ne ſçay quel petit enfãt apparut en ſonges, ou en viſiõ diſant, ie veux naiſtre, & naiſtre de ta fẽme. Et ceſte viſion luy eſtãt trois fois aduenue, tout eſtõné depuis qu'il euſt recité à la Royne, delibera de ne la toucher pour ce moys. Et ainſi ſans œuure d'homme ſe trouua enceincte

& ayãt enfanté mourut. Ce que voyant le pere bailla l'enfant à nourrir à sa sœur, & le feit appeller Schiaca. Lequel né incontinent deux serpens de extresme grandeur vindrent sur luy, qui le baignerent d'eaue. Et tellemẽt furent consolidées ses iambes & membres que le tiers mois il se tint tout droict, dressant vne main au ciel, deprimant & abbaissant l'autre en terre, ie suis, dict il, seul Empereur du Ciel, & de la terre. Luy estant de dixneuf ans quant son pere le voulut contraindre de se marier, considerãt l'humaine misere, ne voulut en ce obeyr à son pere ne congnoistre femme: mais de nuict prenant la fuitte, s'en alla en vne mõtagne, là il feit six ans penitence. Depuis laissant la mõtagne se meit à prescher auec merueilleuse deuotion, tellement que vers les gens qui estoyent idolatres tant proffita, qu'il fut incontinent

tinent en admiration, & renouuela leurs loix, enſeignant à tout le monde le moyen d'adorer Dieu. Il aſſembla des diſciples huict mille (nombre cer tain pour incertain) qui enſuiuirent ſa maniere de viure : du nombre deſquelz ilz vindrẽt quelques vns au païs des Chines, la ou ilz preſcherent ſes ſainctes loix, tellement qu'ilz conuertirent tout le mõde en leur ſentence & doctrine, & deſtruiſirent les Idoles, & les rompirent & les temples & lieux, là ou ilz eſtoient adorez, ne doubterent d'euertir, & ruiner. Eſtans arriuez en Giapan ilz feirent le meſme. Dont iuſques a noſtre temps, l'on voit en ladicte Iſle pluſieurs morceaux & pieces de ſtatues, & Idoles. Cedict Schiaca enſeigna, qu'il eſt vn ſeul Dieu createur de toutes choſes : lequel il feit peindre auec vn ſeul corps &

trois testes. Il dõna cinq cõmandemens, le premier que nul ne tüe autruy. Le second qu'on ne desrobe point: dont l'vn de ces deux preceptes estoit pour le corps, l'autre pour les biẽs: le tiers, que nul ne face fornication gardant son corps net: le quart, que nul ne se contriste pour les choses, qui ne peuuẽt estre autrement. le quint, que nul pour quelque iniure receüe n'aye haine ou rancune, mais quil pardonne à ceulx qui l'ont offensé. Qui est le vray & naïf vouloir du saluateur Iesus: lequel en sa premiere legislatiõ à dõné ce sainct cõmandement de pardonner, & d'auãtage aymer son ennemy. Oultre ces choses il laissa plusieurs liures contenans cõme vn chascun se doit gouuerner vertueusement selon sa vacation. Cõmanda qu'on ieusnast souuent, & que la

penitence eſt aggreable à Dieu ſuyuant la premiere reigle, faictes penitence, & le Royaulme de Dieu ſ'approchera. Le bapteſme eſt de grand pris vers eux. Car incõtinent qu'ilz ſont naiz, ilz ſe baptiſent, a fin qu'ilz ſoient plus ſemblables à Schiaca, qui fut baptizé par les ſerpens. Et ſi quelcun mouroit ſans eſtre baptiſé, cela ſeroit imputé à grand peché aux parens. Dauantage les religieux d'illec ſont couſtumiers, quãd quelcun eſt malade de l'aller viſiter, pour le cõſoler, leurs recommãdent de diſpoſer de leurs choſes, & ſ'ilz les voyent en dangier de vie, attendre la future, & ne priſer rien toutes ces choſes tranſitoires, & qu'ilz ſoient cõtentz de les laiſſer. Et quand ilz meurent, les religieux vont en compagnie, & proceſſion, louant, & chantant

& prennent les corps, & les portẽt aux monaſteres, & les enſeueliſſent ſans auoir aucun eſgard s'ilz eſtoiẽt pauures ou riches, & ne ceſſent de faire oraiſon pour les treſpaſſez, à fin que Dieu leur pardonne leurs pechez, & pour ce faire ne prennẽt rien, & ſeroit tenu pour meſchant qui en auroit prins quelque choſe pour payement. Mais ſi les parens leurs donnent quelque choſe pour aulmoſne, ilz le recoiuent. Par ces choſes ſuſdictes eſt notoire à chaſcun que la religion des Giapanois n'eſt gueres diſſẽblable à la noſtre. Leſquelz ſoubz le nom de Schiaca ſemblent adorer le Chriſt, lequel il eſt credible auoir verſé, & hanté ce païs là. Mais pour ce qu'ilz ne l'ont pas du tout entẽdu, il ſe faict, qu'en aucunes choſes ilz ſont diſcordz d'auec nous.

Quelle façon de faire penitence est principalement receuë en Giapan. CHAP. VI.

IL y a en Giapan vne mode de faire penitence, qui est comme s'ensuyt. Ilz ieunent cent iours, au lieu qu'auons la Septuagesime, & mettent trente iours dauantage. Ausquelz ilz ne touchent à leurs femmes, & vont en vne forest la ou il y a beaucoup de maisons constituées cõme hermitages, lesquelles d'hermites faisans vie tresaustere sont habiteés. Là horribles cris & pleurs sont oyz, & se veoient beaucoup de feuz par les illusions de Sathan, cõme iadis en AEgypte, à sainct Antoine, Paul, Hilariõ, Macaire & autres sainctz peres apparoissoient. Ilz sont la par 75 iours: & ne mangent autre chose qu'vne poignée de

ris chascun iour, & ne boyuent que de l'eau. Estás acheuez les susdictz iours, tous ceulx qui sont ainsi espars parmy les Forestz, qui sont quelque fois vn millier, s'assemblẽt en vn, & venans à vne desdictes oratoires, chascũ se mettãt à genoulx, confessent les pechez de la vie passée. Tellement que chascun les oyt, & n'y a nul, qui iamais reuelast aucune chose la reuelée, de ce qu'ilz donnent le serment audit lieu mesme. Car entre eulx ne se tiennent gueres de gens, qui faulsent leur serment. En quoy ce iourdhuy les chrestiens n'ont garde les ressembler. Durant ladicte penitence ilz ne dorment point, & sont vestuz d'vn gros linge, & ne se despouillent iamais, & sont vestuz d'vn sac, nudz piedz, & nudz testes, n'arrestans iamais, chascun iour chemi-

nans dix ou douze mille, tournoy-
ans vne montaigne en ordre d'vne
ſolennelle põpe, ou proceſſion. Et
quãd ilz ſõt venuz en certains lieux
ilz ſe repoſent, & font du feu pour
ce rechauffer. Et ſ'il y en a q̃lqu'vn,
ilz ont entre eulx cõſtitué vn chef
des penitẽtz, qui à coups de baſton
n'eſpargne pſonne. Sil y a quelque
malade qui ne puiſſe ſuyuir les au-
tres abandõné de to⁹ meurt là. Qui
eſt le mal de ſuperſtition, qui faict
abãdõner ſõ frere là ſoubz couleur
que les autres ne feiſſẽt les malades.
Que ſ'il aduient qu'il meure preſẽt
la cõpagnie, ilz le couurẽt de pier-
res. Ce qui dure encores en tous les
païs entre les peregrinãs: & cecy ſe
faict par memoire. Sus la foſſe a vne
buche carrée ou ſepulture ilz eſcri-
uent le nom & le lieu dont eſtoit le
mort. Ilz portẽt to⁹ chaſcũ vne table

attachée deuant l'eſtomach, dedans laquelle tant ſe nom, que le païs eſt eſcript. Tandis que ceſte peregrination cy dure dedans le deſert, beaucoup de phantaſmes & mauuais eſpritz apparoiſſent en tel nombre, que ſouuent la ou ilz ne ſont que cent, on les comptera deux cens, ce que voyant le maiſtre de la compagnée, cōgnoiſſant les phantaſmes, par n'auoir table attachée au col cō me les hommes, tellement la ou il ny a qu'vn Iean, ou qu'vn Pierre, il y en a deux qui ont prins la figure humaine. Lors ſ'arreſtans font oraiſon à Deniche, qui eſt Dieu & les mauuais eſpritz ſe partent. En vn clin d'œil par l'oraiſon ſ'en vōt. Nous pour tel effect auons couſtume d'vſer de l'inuocation du nom de Ieſus. Laquelle en vn moment dechaſſe tous mauuais & deceptifz

eſpritz bō gré mal gré leurs dentz. Dont quant Satan faict des colluſions, cōme venant, & ſ'en partant, ou bleſsāt, qui eſt afin qu'il ſoit honoré, & inuoqué (comme iadis du temps des Idolatres faiſoit, & auiourdhuy entre les ſorciers, & habitans des terres neufues, & entre les Indiens infidelles encores ſe faict) Il fault ſe retirer au ſigne de la croix & inuocatiō de Ieſus la cōtrepoiſon de leſprit diabolique.
Quand ces penitens icy retournent à leurs parens, & païs plus palles, & maigres, & hydeux que la mort, apparoiſſans noirs comme deterrez, à cauſe qu'en tout ce tēps iamais ne ſe lauent, ilz arriuent auec treſgrande cōpaignée, tellement qu'il n'eſt nul, qui de deuotiō ne touche leurs habillemētz: choſe iadis vſitée, iuſques au baſton d'Eliſée, ou māteau

d'Elie, & aux mouchoirs de ſ. Paul.

A quelles eſtudes ſ'occupent principalement les Giapanois.

CHAP. VII.

OR les Giapanois ſont de grãdz & ſubtilz eſpritz fort addõnez à l'eſtude des lettres. Entre leq̃lz y a force enchanteurs & magiciens, deſquelz toutefois les bõnes & prudentes perſonnes ont mauluaiſe opinion: de ſorte qu'ilz eſtimẽt grãd malencontre, ſi trouuẽt en leur chemin vn magicien. Enquoy ilz ſont peu diſcordz d'auec nous: car il n'y a perſonne entre les Chreſtiens (moyennant qu'il ſoit conduit de vray zele de religiõ catholiq̃) qui ne penſe les magiciens en general eſtre choſe fort abominable, & plus dãgereuſe q̃ le mõſtre Hydra: veu qu'il n'eſt pas credible que celuy la ſoit hõme de biẽ & d'hõneur

qui par l'art diabolique aura faict
quelque miracle, comme expref-
sement a esté ordonné par les con-
stitutions de noz sainctz peres les
Papes. Dont les ciuiles traditions
veulent, que la science de ceulx
la soit seuerement punie par l'or-
donnance des Loix, lesquelz par
artz magiques attentent quelque
cas contre la vie d'aultruy, & s'at-
tachent de peruertir les vertuz pu-
diques, & chastes tant d'hommes
que de femmes. Et commande la
loy que s'ilz sont apprehendez,
qu'ilz soient bruslez tous vifz.
Car ce n'est moindre offense, de
tuer l'homme par venefice, & en-
chãtemẽt, que par glaiue, ou autre-
ment: attendu qu'il n'y a rien que
nature abhorre tant, que troubler
les elementz, & faire mourir quel-
qu'vn par telz artz Sathaniques.

Dont ne doiuent ſeulemẽt eſtre puniz les diuinateurs & enchanteurs, mais auſſy ceulx qui y croient, & leurs demandent conſeil, ſelon raiſon ne peuuẽt euiter le glaiue vindicatif des maulx commis, & perpetrez. Les Giapanois, dauantage ſont hõmes treſſuffiſantz en Aſtrologie, tellement qu'ilz prediſent choſes merueilleuſes. Ilz ont force hiſtoires, & ne ſe faict riẽ, qu'ilz ne mettẽt par memoire. A la mienne volunté que telle couſtume euſt eſté receue des le cõmẽcement par les François. Maintenant nous verrions les monumentz de noz peres, qui du tout fuſsẽt eſteinctz, ſans aucuns des eſtrangers, qui en ont mis quelque choſe par eſcript.

De la ſalubrité de l'Iſle de Giapan, & des fruictz qui illec croiſſent. CHAP. VIII.

POur prouuer qu'il n'y a lieu au mõde, ou le ciel, & aër ſoit tant ſerain, & ſalubre qu'en Giapan, il ne fault chercher argument plus euident, que la ſanté & bonne diſpoſition de ceux qui y demeurent. Leſquelz ne ſõt iamais malades, ou bien peu ſouuẽt. La cauſe de tel aër tant proſpere & heureux eſt l'aſſiduité des ventz qui y ont grand regne, par leſquelz les nues de l'aër ſont purifiées. Leſquelz ſont d'vne ſi grand force, & impetuoſité, que ſouuent ilz arrachent & deſracinẽt de grãdz arbres proſternans en terre les hommes, & rẽdans vn tremblement de terre. Plus certain eſt, que toutes ſortes de fruictz & me-

taulx ſe treuuent en Giapan comme par deça. De ſerpẽs y en a peu, de beſtes ſauuaiges, comme lyons, ſangliers, & autres aſſez. Il n'y a point de vin, au lieu duquel ilz fõt de la ceruoiſe de ris, comme en Flã dres d'orge ou autre grain, cõbien qu'il ſ'y treuuẽt des raiſins ſauuaiges beaucoup, deſquelz cõme d'autres fruictz, & de ris, & de poiſſon, comme en Inde viuent. Il y a du froument aſſez, duquel ilz font des vermicelles pour les potages, & de petites choſes, comme d'oublies, & n'ont point de pain: car ilz ayment mieux le faire de ris. Il y a des poulles, toutefois ilz ne nourriſſent nulz animaulx à la maiſon.

Qu'elle mode d'orer eſt receuë en l'iſle de Giapan, & qu'elle maniere de ſacrifice. CHAP. IX.

LE matin incontinēt qu'ilz ſont leuez, ilz diſent neuf parolles à nous incongneues, dreſsant deux doigtz,cōme quant nous faiſons le ſigne de la croix anciēne couſtume, & epiſcopale, & vſitée, & font neuf ſignes de la croix à mode de celle de S. André qu'ilz ſe diſent faire, de paour que Satan ne leur nuyſe. Ilz font leurs oraiſons par certains nōbres de pater noſter. Ceulx qui ſçauent lire, vſent de liures, pour les dire. Ceulx qui ſont du tout ignorātz font leurs oraiſons en chappelletz, ayans pour chaſcun nombre vne oraiſon, qui eſt deux fois auſsi longue que le pater noſter qu'auons. Il y a cēt & huiƈt pater noſter telz: duquel nōbre ilz rēdēt telle raiſon,

qu'il y a autāt de pechez en l'homme ſelon la ſentence de quelques leurs docteurs, & que cōtre chaſcū peché ſ'en dict vne. Puis apres ilz vont en l'egliſe, ou ſont pluſieurs & diuerſes formes d'images, ſur la teſte deſquelles ilz mettent des diademes dorez. Ilz adorēt leurs ſaīctz cōme nous faiſons adorans vn ſeul Dieu, & implorantz ſouuent l'interceſsion des ſainctz. D'auantage ilz ont vne femme, qui tient vn petit enfant en ſes braz, en ſorte que nous auōs la vierge Marie auec l'enfant Ieſus. Ilz appellent ceſte deeſſe Quamion, laquelle ilz diſēt, qu'ilz ont pour aduocate enuers Dieu en tout ce qu'ilz demandent, & eſtre generalle pour ſeruir en toutes aduerſitez tout ainſi que nous faiſons de noſtre Dame, mere ſus toutes heureuſe, Quand ilz chantent ilz

enui-

enuironnent leur autel, & inuitant le peuple au ſermõ, ilz le font auec cloches comme nous : ſemblablement pour les oraiſons publiques. Et quand quelqu'vn meurt, ilz conuiennent enſemble pour l'enſeuelir, ou pour le bruſler. En quoy appert qu'ilz tiennẽt encores des Indes. Car iuſques auiourdhuy & iadis, de tous temps, ilz ont ceſte couſtume de bruſler les corps mortz. Au ſurplus pource qu'ilz eſtiment comme nous que les oraiſons, ieuſnes, aulmoſnes, peregrinations ſeruent pour la remiſsion des pechez, tant des viuans, comme des treſpaſſez, & qu'elles proffitẽt beaucoup, ilz font toutes ces choſes au plus grand deuoir qu'ilz peuuent. Et le font pluſieurs fois l'an, & diſnent comme nous, mais il y a difference entre leur ieuſne, & le noſtre, que

celuy qu'ilz pratiquent eſt eſtroict, & ſeuere, le noſtre large, & ſuaue. Car noz collations vallent bien vn ſoupper paſſable. Il ya vne montaigne, ou ſont enuiron cinq mille religieux, qui ont grand nõbre de ſeruiteurs en grãdes & belles maiſons bien accommodées, là ou ilz ont abondance de veſtementz, victuailles, & de toutes choſes neceſſaires à l'homme. Qui ſont tellement amateurs de chaſteté, que ſeulement ne laiſſent approcher d'eulx aucunes femmes de plus de mille pas. Mais qui plus eſt, nulles choſes qui appartiennent aux femmes. Et en ce qu'ilz ſont riches & opulentz, ilz ſont differentz d'aultres certains moynes, qui font troys veuz Chaſteté, Pauureté, & obeiſſãce. Et n'eſt aucun receu en leur cõpaignie qui ne les aye faict, & que premieremẽt

ne ſe ſoit long temps en humilité exercé. A certains iours ilz ont meſſes, & font ſacrifices. Celuy qui eſt chef du peuple ſe veſt de certains veſtementz, & va à L'egliſe deuant tout le peuple, ayãt certains odeurs auec des feuilles odoriferantes, & de l'encẽs, & ſur vne grande pierre quarrée large en forme d'autel, la ou il perfume en chantant. Leurs Egliſes ont les meſmes priuileges que les noſtres. Car nul qui y ſoit, quiconques y ſoit allé pour franchiſe (ſauf que pour le larcin) cõme en lieu ſacré, ne ſe peult prẽdre par les miniſtres de Iuſtice, cõbien que le delict ſoit enorme. Et pource qu'il n'y a vice, qui leurs ſoit à plus grand hayne que larcin, ſi les larrons ſe retirent aux egliſes on ne laiſſe pas de les prendre & punir.

Comme on ſuccede au grand Pontiſe, & autres princes, & combien de temps les Femmes ſ'abſtiennent de coucher auec les hommes apres l'enfantement. CHAP. X.

AV Pape, ou ſouuerain qui eſt le Vous ſuccede le filz aiſné. Et ſ'il ny a enfant, les plus proches de ſang maſculin. Ce que n'eſt conuenable à noſtre religiõ: veu que c'eſt l'abominable peché & mauldict de Dieu, ſymonie, ſi les Cardinaulx, Eueſques, Abbez, Pape, & autres poſſeſſeurs des benefices eccleſiaſtiques ſ'attachent de transferer les biens de l'Egliſe à leurs parens, ou amys, comme par vn droict hereditaire. Car ſi ainſi eſtoit permis, les ſacrées maiſõs & venerables tẽples de Dieu, ſeroient par or & argent expugnez, & l'entiere ſaincte-

té de l'Eglise chrestiēne seroit violée par l'immoderé desir & ardeur d'auoir. Parquoy expressement est inhibé, & defendu par les constitutions des grandz Pontifes, & Empereurs Romains de n'acheter, ou traffiquer aucument les biens de l'Eglise. Pleut à Dieu qu'elles fussent obseruées au iourdhuy : parauanture que les Schismes, & seditions y seroient moindres, qu'elles ne sont. Mais afin que ie retourne à la continuation de mon propos, sçauoir fault, que quand au droict de succeder les inferieurs seigneurs, & prīces vsent de telle coustume que le grand Vous. Leurs princes ne sont nullement tyrans, mais au cōtraire sōt pacifiques, que s'il y a quelques discordes, & querelles entre quelques vns, Le mesme souuerain prince, qui pl'est que

le Roy, cherche moyẽ de les accorder & appoinćter. Et ſi ſont ſi animez qu'ilz ne ſe laiſſent recõcilier, le meſme Colxo faićt la guerre à qui a tort, & les priue de leurs richeſſes, & ſouuent de la vie, & baille leurs biẽs à leurs ſucceſſeurs, ſãs en rien confiſquer, ainſi que ſ'ilz eſtoient mortz de peſte. Cela n'a pas lieu entre nous. Car le fiſque n'en feroit fruićt, comme on deſire. Les femmes apres l'enfantement par quinze iours ſ'abſtiẽnent de cõuerſer auec les hommes, & par quarante iours ſont ſans entrer en l'egliſe, Celles qui ſont paoures, ſi elles ont beaucoup d'enfans, leſquelz elles ne puiſſent nourrir, ont ſi grãd horreur de la mendicité, qu'elles tuent les derniers naiz, & n'en ſont point reprinſes. Telz peuples ſont d'vne meſme couleur que nous, & peu

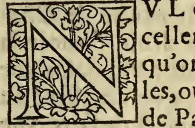
differentz en haulteur, prudence, ſcauoir, & literature. Deſquelz les couſtumes en paix & en guerre ſõt telles que les noſtres. Quant à leurs ſerfz, ilz ont les meſmes couſtumes qu'auions au temps paſſé auant les conſtitutions des Empereurs Romains. Tellement que ſi quelque ſerf de faict, ou de parolle aura offẽſé ſon maiſtre, il le peult tuer ſans reprehenſion. Finablement pour en brief comprendre les meurs des Giapanois, ſi ce que referent gens qui y ont verſé, eſt vray, ilz ſõt fort ſẽblables aux noſtres, & en peu de cas differens. Quant à l'adminiſtration de Iuſtice, ilz ſont diuers de nous en ce qu'ilz ne laiſſent languir les cauſes: & nous en exerceans Iuſtice auons les piedz de laine prolongans les proces, à la grand ruine & detriment des parties.

Qui eſt le mal ce iourdhuy le plus pernicieux, & dõmageable qui ſoit en Frãce. Car il n'y a ſi bõne maiſõ tant opulente qu'elle ſoit, qu'incõtinẽt ne ſoit ruinée ſi elle tõbe aux gouffres & labyrinthes de ꝓceder. Pour raiſon qu'vn tas de petitz larrõs & pillardz nudz cõme vn paiſſeau, incõtinẽt ſe veullent enrichir au grand detriment du publique. Leſquelz Dieu punira auec le tẽps, quãd il aura long tẽps attẽdu. Mais c'eſt aſſez parlé de telz mõſtres: les crimes deſq̃lz qui vouldroit eſcrire tout au long, il ſeroit beſoing qu'il entreprint vn traicté nouueau concernãt ceſte tãt abominable matiere. Ie parle des meſchãtz, & n'entẽs bleſſer aucunemẽt les gens de bien, n'ignorãt pas qu'il y a des Iuſticiers tant vertueux, & ſi bien zelez, que pour mourir ilz ne vouldroiẽt porter dommage à autruy.

LE SECOND LIVRE DE L'HISTOIRE DES INDES.

Que les Indiens soubz horribles formes adorent le Diable, & de la fort redoutable tempeste nõmée L'huracan.

CHAPITRE. I.



VL des anciens & excellentz peintres (soit qu'on parle d'Apelles, ou de Zeuxides, ou de Parasius, ou de Telephus, ou d'autres) n'a iamais tant artificielement peinct, graué, ou estoffé statues tãt horribles, & si mõstrueuses que sont les idoles & simulachres des Indiẽs, lesquelz sont

noirs comme la poix. Car ilz ſont de la ſorte, que sõt par deça les pein tres, & entailleurs ſoubz les piedz ſainct Michel. Ce qui eſt commun erreur aux Indiens, & procede d'vne perſuaſion qu'ilz ont de faire la court, non pas à Dieu, mais à ſon Bourreau, affin qu'il les puniſſe moins. En ſomme ilz ſont tant obſtinez à l'adorer, que l'õ ne les peult en nulle maniere retirer, principalement quant ilz ſont vieulx, & ont deſia vn pied en la nauire de Charon. Et qui vouldroit ſcauoir la cauſe de leur obſtination, ſcauoir faut que quant ilz deſobeiſſent au diable il leur promect de faire vne horrible tempeſte qui ſe nomme le Huracan. Qui eſt treshorrible à veoir. Car par ou elle a paſſé durãt quelque fois vne lieuë de largeur, tous les bledz, vignes, & fruictz, sõt

fouldroiez, & gaſtez: & n'eſt au mõde choſe plus eſpouentable à veoir conſiderãt arbres d'incredible groſſeur, non ſeullemẽt arrachez, mais ſouuent tournez les racines contremont, ce qu'auec horrible eſtonnement des circunuoiſins ſe faict. Et n'eſt poſsible au monde que plus grãde tempeſte puiſſe regner quelle qu'elle ſoit. Pourtant les Indiens craignans telle fouldre ne deſiſtẽt point d'adorer le diable.

Que ou repoſe la ſaincte Euchariſtie le Huracan n'a point de pouuoir.

CHAP. II.

IL eſt pour tout certain prouué, qu'en tous les lieux & voiſinez, la ou eſt le ſainct ſacrement de noſtre ſeigneur Ieſuchriſt Satan n'a plus

aucun pouuoir auec ſon Huracan, & fault neceſſairemẽt, que tous ſes aſſaults, fraudes, & captieuſes machinations cedent au createur, par la vertu duquel en vn moment toutes entreprinſes diaboliques ſont debellées & repoulſées. Qui eſt choſe à nous fort notable contre l'infidelité pire que Iudaique des heretiques, qui ne veulẽt pas ſeulemẽt autãt attribuer au ſacremẽt de l'autel cõme les Iuifz ꝑ diuin cõmãdement faiſoiẽt aux pains des faces, ou de propoſition, la ou il auoit materielle ſanctification. Les philoſophes meſmes recõgnoiſſent en toute la nature eſtre reſpandue la ſubſtãce formelle de l'intellect agent, & la materielle de l'intellect materiel, ou paſſible, comme ilz diſent, l'vn qui faict toutes choſes, & l'autre, qui eſt faict de touteschoſes (ce

qui n'eſt autre choſe que la ſubſtá-
ce & eſtre de noſtre ſeigneur dieu.)
Et ces aueugles icy ne veulent pas
tant cõceder à la puiſſance de Dieu
en ſon egliſe, que la ſubſtáce vraye,
& tranſubſtantiée du corps formel
ſoubz l'eſpece de pain, & du mate-
riel ſoubz l'eſpece du vin puiſſe e-
ſtre poſsible, & reelle, infidelité pi
re que de Satan: qui non ſeulement
le croit, mais ſ'enfuit au deuant, &
perd ſon pouuoir. Certes ſi n'ẽ veu
lent riẽ croire à Dieu, ne à l'egliſe,
il fault qu'en deſpit de leur cueur
ilz en croyent au diable. Il y a infi-
niz miracles dudiƈt ſacremẽt, mais
ceſtuy cy eſt en eſtre, & à cent mil-
lions de teſmoings, qui à ceſte cau-
ſe ſe conuertiſſent à Ieſuchriſt vi-
ƈteur de Tuyra, qui eſt le nom du
diable en leur langue.

Vne aultre ſinguliere victoire de Ieſuchriſt contre Satan.

CHAPITRE. III.

LEs Indiẽs Iapetiques, ou Athlãtiques ne ſõt pas gueres remotz des Heſpagnes, combien qu'ilz adorent les phantaſmes nocturnes auec Satan leur autheur. Il aduint vne fois que les Chreſtiens qui auoient nauigé iuſques à eulx Feirent vn accord, & pactiõ auec eulx tel qui ſenſuit. Aſcauoir qu'vn des chreſtiens, & vn desindiens feroiẽt liez chaſcun d'vne groſſe corde. Et que le Dieu duquel auroient rompuz les liens de ſa part, que le peuple feuſt victeur de l'aultre. Ce que accordé par deux fois inuocant le nom de Ieſus, & de la ſacrée vierge Marie, Incontinent les liens du chreſtien furent rõpuz, & la tierce

fois relié de triple lien, non seulement fut deslié, mais l'Indiẽ se trouua en vn instãt lié de ses liens, & de ceulx du chrestiẽ. Ce que voyãs les princes infidelles, cõbiẽ qu'au grãd despit de leurs prebstres, rendirent obeissance aux Chrestiens. Ie scay q̃ ce nouueau peuple, qui par force d'exalter la teste, rõpt & destruict le corps de Iesuchrist, & nye la vertu de l'euangile, calumnira incontinent, disant que tel miracle ne se faict par la mere de Dieu, par ce qu'ilz ne veullent point cõgnoistre que infiniement est plus grande la Gloire d'vn Roy, principallement du Roy des Roys d'estre seruy, & glorifié par ses mẽbres que par luy mesme, ainsi par ses apostres & martyrs, & d'autãt pl⁹ que ses seruiteurs sont petitz. On scait biẽ qu'a Dieu est deue toute gloire, louange, &

hõneur:mais ſi on honore la vierge ſacrée,ou autres ſainctz & ſainctes, pour cela on ne deroge rien à l'hõneur de Dieu, qui veult eſtre loué & honoré en ſes membres.

Qu'aux Indes ſont quelques choſes qui paſſent la commune opinion des hõmes,& que l'hyuer y eſt en temps d'eſté.

CHAP. IIII.

NOn ſans cauſe Pline au ſeptieme liure, chapitre ſecond, dit que l'Inde, & le pais d'Egypte produiſent plus de miracles, que le reſte du monde: du nombre deſquelz eſt celuy q̃ ie reciteray en ce preſent chapitre. Cela eſt tout certain & par la coſmographie congneu, que toute l'Inde eſt au deça de l'Equateur ou du cercle, la ou eſt faict le iour eſgal à la nuict: tellement qu'il

qu'il ne ſe trouue de l'Inde orientale, ou Portu Gallique nulle partie cõtinuée dela ledict cercle, ſauf qu'on voulut mettre les Iſles voiſines, comme les Molluques, les Ianes, la Samatra, & autres auec la terre. En toute la coſte de l'Inde, il eſt tout certain que Dieu a ſi miraculeuſement pourueu, que quand le Soleil cauſant la chaleur par ſon acces, eſt en ſa grande force depuis le moys de May durant iuſques à paſſé Iuin, Iuillet, Aouſt, il n'eſt quaſi iour qu'il ne pleuue, ou continuellement, ou pour la plus part du iour en telle ſorte que pour les tormentes, & horribles ventz qui pour lors ſe font, il eſt par le commun edit, oultre le danger à tous congneu) des princes defendu d'aucunement nauiger en ce temps là. Comme donc ainſi ſoit qu'en tout

le monde il ſe voit par experience le contraire, & que quand le Soleil approche de quelque païs, commu nemẽt les proprietez de l'Eſté y ſõt en chaud, & en ſec, neantmoins alors que le ſoleil y approche le plus pres, combien qu'il ny face froid comme icy, toutesfois il y faict le moins chauld, & le plus humide qu'en tout temps qui ſoit en l'an. Et par ainſi fault maulgré qu'en ayt Satan, & toute la ſapience du monde confeſſer, que tout le monde eſt gouuerné plus par miracle, & voye ſupernaturelle, qu'il n'eſt par nature, prenant nature pour vne particuliere prouidence de Dieu, qui n'eſt aultre que l'effect, & procuration de la volonté diuine diſpenſée par l'intellect agent, & par le paſſible. Quoy conſiderans nous voyons miracle continuel en tou-

tes choses, & aussy l'ordre eternel, & inuiolable. Comme lon voit que tousiours la pluye vient d'enhault, le vent de costé, le froid estrainct, le chault dissoult, la lumiere est claire, & telles choses en nõbre infiny, qui suyuent l'ordre de nature. Mais quãd lõ regarde pourquoy il faict inequalement froid en vn hyuer plus qu'en autre, il fault referer cela à la particuliere prouidẽce de Dieu. En pareille raison nous voyons par l'ordinaire, que d'vne telle semẽce naist telle plãte, ou tel animal, mais pourquoy c'est qu'en tel, ou en tel temps, ou en tel lieu, il ne vient, & tousiours, c'est prouidẽce particuliere. De laquelle la clef & maniement est baillée principalement au general guidon de la nature, qui est selon les philo sophes l'esprit materiel. Ie dis le

materiel, à cauſe que combien que le formel ſoit le plus noble, cõme le maſle, & qui faict toutes choſes les ordonnant en leurs fins & but auant qu'elles ſoient en elles meſmes, neãtmoins la materielle diſpoſition eſt celle, qui proprement, & qui localement les eſmeut & ſuſcite. Or de tel hyuer eſtiual vient que depuis les longues pluyes de May, Iuing, Iuillet, & Aouſt (par ce que le meillieu de l'Aphrique eſt en vn meſme climat cõme l'Inde) le Nil cõmance à croiſtre durant les grandes chaleurs de l'eſté en Iuillet, & Aouſt, lequel croiſſant en ce temps là ne feroit pas admirable pour le temps, mais pour le lieu ſeulement. Car aux fleuues qui deſcendent des haultes, & niueuſes mõtaignes, cela eſt commun, que pour les grandes chaleurs de l'aſiduité du ſoleil vers

nous (qui au ſigne du Lyon cõbien qu'il ſe retire, eſchauffé communement qu'en Cancer, ou qu'au quart ſigne) les neiges ſe fondent, & font croiſtre les fleuues, comme on voit au Rhoſne, & en pluſieurs qui cheent dedans le Rhin, le Danube, & le Pau. Mais pour autant que le païs d'Ethiopie ne porte aucunes neiges, qui durent, & qu'il eſt tout ſoubz la Zone torride, il fault que ce ſoit à cauſe des pluyes grandes, qui ſe font durant l'hyuer eſtiual. C'eſt vn des plus grandz miracles, & le plus contraire à la couſtume du ſens humain, qu'il eſt poſsible, ce qui ce faict en la nature humide, pour contraindre tout l'orgueil de ce monde à ceder à Dieu par raiſon.

Que la doctrine politique est necessaire à la conseruation du genre humain.
CHAP. V.

PTolemeus comme recite Boëce en son quatriesme liure de l'art musical, reiecte l'opinion, & sentence d'aucuns Pythagoriens: lesquelz en discernant les tons, & harmonies, tribuoient le tout à raison, & ne concedoient rien au sens, ou bien peu. D'auantage il refute l'opinion d'Aristoxenus qui trop tribuoit au sens, laissant peu de lieu à la raison. Et toutesfois il fault que l'harmonie de musique soit tellement temperée, que raison ne repugne au sens, ny le sens à raison. Aristote au second liure de sa physique en dict tout autant. Or qui me demãderoit, à quoy sert ce propos, ie respondrois, que le tout est,

pour monſtrer, que raiſon n'eſt point ſeulement neceſſaire en la police, mais qu'elle a grand pouuoir en toutes eſpeces de ſciences: ſans laquelle on ne faict pas grand proffit en toutes entreprinſes. Car raiſon eſt Royne, & maiſtreſſe de toutes choſes: laquelle en ſoy confirmée, & bien enracinée eſt vne parfaicte vertu, ſans laquelle toutes ordinations politiques (qui procedent du conſeil de Dieu, comme dict ſainct Paul en l'epiſtre aux Romains chap. 13.) ne peuuent eſtre aucunement. Sans laquelle auſſy tomberoit en ruine le gẽre humain, & finablement eſtaindroit, comme la lampe deſtituée d'huille. Car comme ſe pourroit faire, qu'vne amiable, & ciuile ſocieté ſoit entre les hommes, ſi par vne police bien diſpoſée, & ordonnée toutes

multitudes, & aſſemblées ne ſe reduiſent à raiſon, comme au certain but de la felicité humaine. L'humain lignage ne peult eſtre de longue durée, qui oſteroit vne voluntaire communication des choſes, & offices. Laquelle ne peult eſtre d'aucune valeur, ſi elle n'eſt faicte gratuitement, & auec vne election de volonté ſuyuant le libre pouuoir de nature, & ſelon les qualitez, & merites des perſonnes. Car à vray dire il ne fault autant tribuer aux mauluais, qu'aux bons & vertueux, aux beſtes, & ignorans, qu'a ceux, qui ſont bien verſez aux ſciences: aux ſotz, qu'aux ſages, & reſoluz. Toutesfois nous n'ignorõs pas que ſi lon regarde la premiere, & integre nature de l'hõme (telle, quelle à eſté deuant le peché original, ou du premier pere Adam) on ne trou-

uera point que ſelon nature toutes choſes ne ſoient communes. Mais au contraire ſi diligemment nous conſiderõs noſtre nature corrompue, & par peché violée, ilz nous ſera plus que manifeſte, qu'en l'homme ſont pluſieurs, & diuerſes conuoitiſes, qui ſans ordre & raiſon ſe pourroient eſpandre d'vn coſté, & d'autre : qui ne ſeroit ſans le grand detriment du corps vniuerſel de la Repub. humaine. Et pourtãt a eſté neceſſaire ceſte police pour refrener les volontez deſordonnées, & pour rẽdre ou Senat, aux gens d'armes, laboureurs, & aultres du vulgaire ce que leurs apartient, tribuãt auſsi aux Eueſques & autres gens d'Egliſe l'hõneur qu'ilz meritent. Pourtant conſiderant Dieu, & nature mere des choſes que le genre humain ne pouuoit cõſiſter ſans la

police, & que la police ne pouuoit eſtre inſtituée ny exercée ſans vne familiere, & mutuelle parolle, ilz ont ſuſcité des noms, qui noteroiét, & ſignifiroient les choſes, par leſquelz les hommes pourroient declarer leurs cõceptions. Car à vray dire n'euſt eſté le benefice de parler, les hommes comme beſtes brutes touſiours euſſent eſté eſpars, & vagabondz par les champs & n'euſſent conuenu en vn. Qui euſt eſté la cauſe que la raiſon naturelle iamais n'euſt ſorty ſes effectz, mais euſt eſté comme oppreſſée, enſeuelie, & aſſopie ſoubz ceſte barbare ſauuageté ſans la congnoiſſance de ſa preſtance, & dignité. Qui eſt la cauſe qui me meut à monſtrer, ou premieremẽt la parolle a eſté donnée à l'homme.

Qu'en paradis terrestre furent imposez les noms à toutes choses, là ou fut née la premiere religion & police. CHAP. VI.

QVe les hommes par vertu des noms, ou parolles, ayẽt le seul moyen de cõuenir ensemble, cela est certain. Car comme cy deuant auons monstré, sans l'vsage de parler la raison mesme ne seruiroit rien à l'hõme, cõbien q̃ la cause principale, & finale, pour laquelle Dieu a crée le monde soit la police humaine gouuernée par diuine authorité, & par humaine raison. Donc si la raison humaine mesme pour l'vsage de laquelle Dieu crea le monde, ne se peult aucunement mettre en vsage, sauf que par le parler & conuersation humaine cõposée ensemble p le dict parler: il fault necessairemẽt q̃ le p̃mier fõdemẽt,

tant de la religieuſe que de la temporelle conuerſation, ſoit nay & deſpendu au premier lieu, ou il a pleu à Dieu faire naiſtre les premiers noms de toutes choſes. Puis dõc que Dieu, qui eſt tout puiſſant a voulu que la nature de ſon mõde inferieur, laquelle ſuyuãt ſon commandemẽt diuin, ne faict rien ſans cauſe & treſiuſte raiſon, & qui ſoit à l'homme demonſtrable. Il fault que ou Dieu a voulu poſer le lieu, auquel naiſtroit le moien de practiquer la raiſon en tout le mõde, ſoit, ſoubz la tresheureuſe conſtitution du ciel, & qu'auec raiſon ſe puiſſe treſclairement demonſtrer: car la raiſon qui n'eſt point congneüe de l'homme eſt autant, que ſi elle n'eſtoit point raiſon. Et qu'il ſoit autant en droit diuin cõme en humain neceſſaire de rẽdre chaſcũ

à ſon prochain ladicte raiſon, cela eſt tout reſolu. Donc il fault neceſſairement & auec raiſon monſtrer le lieu, là ou premierement naſquit le moyen de mettre en vſage, & en execution ladicte raiſon. En paradis terreſtre poſé en l'Orient fut impoſé le nom à touteschoſes, non ſeulement de celles qui ont leur eſtre intellectuel ſeulement, comme les noms des actions, & paſsions, & d'infiniz, ou à nous iuſques icy innumerables termes, tant appartenãs à la nature cõme à la grace & choſes de vices & vertuz. Car a Adam conſtitué, & miraculeuſemẽt porté en vn inſtant de la terre ſaincte de Syrie, en la treſſaincte de Paradis (ainſi cõme Enoch 1000. ans apres) fut donné temps de nommer auec diſcours toutes choſes, deſquelles l'intellect agent, & redempteur du

monde par innumerable multitude de ses anges luy dõnoit congnoissance, tellement que tandis que le volume de grãdeur incredible s'escriuoit, & par les anges ainsi entre les mains d'Adam se disposoit (cõme la loy entre celles de Moyse) le ciel luy feit obedience cõme à Iosuë, s'arrestãt le Soleil, pour fermer en tout le mõde les influences, iusques à ce que imposez par discours humain tous les noms, le ciel, ou les estoilles pour le moins, recõmencerent leur cours, quand ayant veu Adã qu'en tout le monde il n'y auoit chose semblable à luy, Dieu luy enuoya l'ãge du sommeil, afin que de luy mesme feust extraicte sa partie collaterale, & senestre, pour luy ayder en sa generation, & la faire participante de son excellence. Pourtant qu'en toutes choses parti-

culieres, il fault venir à vn certain premier, qui ſoit au parauãt de to⁹, il fault principalemẽt qu'il aye eſté vn premier hõme, qui aye pour l'vſage de raiſon donné tous les vocables, deſquelz ſa poſterité en tout le monde vſeroit. Car luy eſtant chef & fondement de la maiſon du mõde, il fault qu'auparauant qu'il euſt féme ne enfans, il euſt deſia en ſa memoire nõmé toutes les choſes, deſquelles auec raiſon l'vſage entre luy & les ſiens deuoit eſtre cõmun. Car ſans cela il n'euſt ſceu non plus auec ſa féme ou enfans vſer de raiſon, qu'auec les beſtes. Et par ce en impoſant leſdictz nõs en la langue ſaĩcte, & celeſte, ſelõ les notiõs que l'intellect agẽt plein des formelles intelligences (ainſi comme l'eſprit d'vn bõ architecte eſt plein d'infinies ſortes de maiſõs) luy ĩprimoit

en l'ame, il auoit tousiours double desir, l'vn de congnoistre bien la proprieté des choses, pour les bien nommer, l'autre qui estoit le principal, de chercher, si en tant de sortes de creatures Dieu luy auroit point preparé quelque animal social, auec lequel il peust practiquer l'vsage de sa raison par les parolles imposées, & aussy qu'il eust en soy sa semence comme les autres animaulx. Car en toute la nature des animaulx, il voyoit auoir esté crée vne femelle prise, ou fournie de sa seméce, & de luy seul, il veoit quil n'eust sceu sans aide engendrer son semblable. Et cest ceste consideration qui a contrainct Aristote de dire qu'il fault que l'homme ait esté deuant sa semence, & par consequent aussy que la femme particuliere. Car combien que lorganisation

ſation du corps d'Adam euſt eſté faicte comme vn chef d'œuure de Dieu, & de nature, ſoubz la maſculine eſpece, & qu'il ny euſt encores aucune particuliere femme, neantmoins la generale mere du monde, qui eſt l'intellect materiel, ou paſſible, tellement y auoit œuuré que dedans l'indiuidu ou particulier corps maſculin, ou pour mieux dire à l'enuiron diceluy, comme vne ſeconde partie froide, & plus materielle feuſt cachée pour le ſtimule à chercher ſondict ſemblable, & aide entre toutes les creatures materielles du monde. Les raiſons que ie metz en ce chapitre, ne ſont de moy ſeul, mais auſſy de ſçauãs philoſophes, & Theologiens, auec leſquelz me ſuis trouué ſus telle diſpute.

Par quelz argumentz on peult monstrer, que le Paradis terrestre est en l'Inde Orientale. CHAP. VII.

COmbien qu'il se puisse entendre qu'au commencement, & en premiere œuure Dieu eust ordonné vn Paradis, pour y transporter Adam Roy du monde, neantmoins il fault entẽdre le lieu, ou au commencement fut planté ledict Paradis, estre en ce mõde inferieur, & estre sur la terre, & estre en la region, qui quant à la possesion, & terre d'Abraham est demonstratiuement en Orient, ou la plus grande, & plus appetible fœlicité de ce monde est constituée cõme se voit par l'experiẽce de souuerain fruict, & disposition spirituelle, & souueraine vtilité tẽporelle: ou fut planté le fons, source, fondemẽt, & origine de la police humaine, cõme dict

eſt. Certain eſt, qu'en tout le mõde n'eſt aucun climat de ſi grãde fecun dité, & plaiſãce, qu'illec, attẽdu que la terre y produict des fruictz qui ſont de merueilleuſe vertu & effi- cace. Cõme ſont les ſenteurs, & o- deurs aromatiques, & diuerſes eſpe ces de poyure y ioinctes, & cõprin- ſes toutes drogues fort proffitables, & ſalutaires, que portẽt en abõdan- ce les contrées Indiques. Et d'autãt que de plus pres on approche le poinct de l'Orient Indique, d'au- tant ſe treuue plus grande affluence de fruictz. Dõt les princes de Thar ſis, qui ſont en l'Inde orientale, (le regne deſquelz ſ'eſtẽdoit iuſqs aux Molluques) au tẽps paſſé eſtoient appellez les Roys des Iſles fortu- nées, & ſouueraines. Et pour cela du rãt le vieil teſtamẽt ceſtoit le pl' ce lebre, & riche Royaume du mõde.

Ce qui confirme qu'en tous temps ladicte region a esté tenue en tout le monde, la plus riche noble, & fameuse. Ioseph hystoriographe Iuif esmeu de toutes ces choses a constitué le Paradis en l'orientale contrée, comme il appert en ses antiquitez Iudaiques. De l'opinion duquel est Beda disant, que la region qui est enuironneé de l'amer d'eau, est de si grande haulteur, qu'elle semble toucher la Lune, & pourtãt qu'illec crediblement est constitué le paradis terrestre. Platon en son Phœdon dict, que ce tant plaisant, & recreatif lieu elt par dessus toutes pluyes, ventz, & tempestes. Quant à la situation du Paradis terrestre les theologiens, & philosophes, ne sont pas tous d'vn mesme accord. Car les vns dient, que c'est abuz, & resuerie de penser qui soit

vn paradis terreſtre, les autres ſont en contraire opinion. Pourtant il eſt difficile, en diſputer à la verité, ainſi que treſſagemẽt le teſmoigne ſainct Auguſtin au 13. liure, 21. chapitre de ciuitate Dei : ou Loys Viues cite diuerſes authoritez touchãt ledict Paradis terreſtre.

Que combien que les Orientaulx n'ayent pas la Foy des ſainctes eſcriptures, neantmoins ilz tiennent qu'il y a vn lieu en terre ferme, qui eſt le Paradis, auquel n'eſt entré perſonne depuis qu'Adã en à eſté repoulſé, ſinon qu'Elie, & Enoch.

CHAP. VIII.

VNe verité eſt d'autant mieulx prouuée, comme le teſmoing y

eſt moins affecté, parquoy les teſmoings des Gentilz, quant aux choſes de la diuine authorité, ſont plus à conſiderer que les noſtres. Car nous ſommes obligez à croire, & eulx ny ſont pas tenuz, & neantmoins l'afferment. Donc cela ne peult eſtre faulx que les voiſins de l'Aſie Oriẽtale affermẽt cõformement à la diuine verité. Cela eſt vn cõmun conſentement, que le petit oyſeau q̃ n'a point de piedz, & par ce iadis fut dict Apus, lequel maintenãt ilz nõment Manucodiata c'eſt à dire l'oyſeau de Dieu, vient de la region du paradis terreſtre, & quãd il eſt allé hors de l'aër de paradis en autre, il chet, & meurt, & pour ceſte cauſe tous en l'Orient le tiennent cõme pour vne relique, & choſe diuine, & treſcherement eſtimée. De ceſte opinion de diuinité vient, que

pour l'estime de la queüe seulemẽt (qui autrement n'est plus belle que celle d'vne aygrette estant le corps comme d'vne tourterelle, du plumage d'vn papegau) vn corps mort se vẽdra iusques à dix escuz. A cause que les plumartz des agatz, & capitaines turcz sõt desdictz oyseaux, ce qui les faict estimer oultre l'oriẽtale opinion. Et en font grãde estime les Turcz, Totares, Perses, & autres Orientaulx, comme si ledict oyseau leurs apportoit quelques graces, ou bulles de paradis. Or estant quelques iours en grãd doute, & scrupule de ce Paradis, i'ay demãdé conseil à vn fort docte, & experimẽté theologien, lequel cõme il estoit bening, courtois, doulx & gratieux, me feit response, qu'il est escript, que Dieu plãta le Paradis terrestre en l'Orient d'Abrahã.

Ie ne ſcay pas bõnement ou eſt con ſtitué ce paradis terreſtre, qui ne le vouldroit referer à la region ou fut né Abraham, qui eſt ſitueé au meridien Chaldeique. Depuis qu'Adam pour ſon forfaict fut mis hors dudict Paradis terreſtre, iamais perſonne n'y eſt entré ſauf Elie, & Enoch, qui y ſont tranſlatez en corps & en ame.

Que l'ame a deux vertuz, & que les plus ſouuerains eſpritz du Monde ſont au poinct Oriental de la Chaldée, la ou fut planté le paradis.

CHAP. IX.

LEs Philoſophes, & Medecins diſent que l'ame a deux vertuz, ſcauoir la vitale, & l'animale, & le principal inſtrumēt (duquel prennent leur vigueur tous les autres)

eſt l'eſprit vital deſcendant du cerueau par les nerfs au cueur, & au foye. L'eſprit vital, qui vient & ſourt du cueur, eſt vne grande tenuité, qui eſt enuoyé aux membres du corps par les arteres. Lequel eſt la cauſe conſeruatrice de la chaleur en nous naturellement plantée, entée, & enracinée, Et quād quelque matiere monte par les arteres en la teſte tel eſprit ſ'engendre au cerueau, & ſe rend ſuffiſant inſtrumēt (par l'acces de quelque moderatiō) de tout ſens, imagination, & intelligence humaine. Lequel auant toutes choſes ſe preſente à l'ame, ſ'accommode au vouloir, & diſpoſition d'icelle. Toutesfois ſelon le diuers tēperament de tel vent, ou eſprit, l'ame faict de diuerſes, & cōtraires actions. Dont vient la varieté & diuerſité des eſpritz. Ce

que nous voyons aux beſtes brutes
auoir lieu. Car aucunes ſemblent
eſtre fort prochaines à la raiſon, ſe-
lon la qualité de l'eſprit, qui a oc-
cupé le cerueau. Dont ſont les eſ-
pritz de ceux la plus aguz, ſubtilz,
& aptes à comprendre, qui demeu-
rent, & habitent es regions, ou l'aër
eſt ſerain, pur, & net, duquel proce
dent les plus ſubtilz eſpritz engen-
drans actions agues, & vehementes,
comme treſactement le traicte Ga-
lien en ſon liure des vertuz. Pourtāt
ce n'eſt pas merueille, ſi ceux qui
ont leur reſidēce en l'Orient Chal-
deique, ſont ingenieux naturelle-
ment paſſans (quāt à l'eſprit, & en-
tendement) toutes autres nations,
& ce à cauſe de l'aër, qui y eſt plus
pur, & exempt de toutes nubiloſi-
tez, & brouillars, que tout autre,
non que ie penſe que l'eſprit & la

mente ou partie ſuperieure deſpē-
de des conſtellations du ciel, ia à
Dieu ne plaiſe. Mais ie veux dire,
& maintenir, que le temperament
du corps, & de l'ame eſt en ceſt O-
rient la ſi treſparfaict, que ſans em-
peſchemēt; & auec facilité, la mēte
auec ſon eſprit, font leurs actions
en l'animé, & en l'ame, & conſe-
quemment l'ame dedans le corps
bien diſpoſé. Quoy conſiderant
le ſage Salomon dict, que le corps,
qui eſt corrompu aggraue l'ame, &
deprime le ſens penſant beaucoup
de choſes. Et pource que le corps
trop eſpez & farcy de graiſſe en-
gendre vn eſprit gros au cerueau, il
ſe faict, que les ames cōme enclo-
ſes, & aſſopies de greſſe n'ayent
grand vigueur en ceux qui ſont de
telle groſſeur. Qui a eſmeu Hippo
cras, & S. Hieroſme de dire & af-

fermer, que l'esprit qui est en vn gras corps enuelopé, n'est de grande subtilité:au contraire nous voyons par cõtinuelle experience qu'aux corps petitz & maigres gist promptitude, & agilité d'esprit. Dont auoit coustume de dire Cesar, que les hommes maigres sont plus à craindre beaucoup, que les gros & gras, pour raison q̃ le mouuement de l'esprit d'vn corps petit, & maigre est vif, fin, & cault, prompt à inuenter finesses, ruses, & astuces: & l'esprit qui est cõme oppressé & suffoqué de la grosseur, & graisse d'vn corps ne peult aucunement expliquer les dons, & vertus quil a de nature:pourtant il est con trainct d'oublier sa prestãce, & dignité. Mais il fault retourner à nostre premier propos. Ceulx donc qui demeurẽt soubz l'Oriẽt Chal-

deique ont les plus vifz eſpritz du monde. Ce qui ſe monſtre par les labeurs manuelz, principalement d'orfauerie, & choſes manueles, ou reluit la viuacité de l'eſprit, & habilité du corps.

Que les trois Mages, qui vindrent veoir, & adorer Ieſuchriſt eſtoient Orientaulx, & qu'en eulx a eſté approuuée la ſubtilité, & ingenioſité des eſpritz Orientaulx. CHAP. X.

LES trois Mages, deſquelz eſt faicte mention en l'Euangile, par l'Aſtrologie naturelle ont autant, & plus certainement congneu le Roy des Iuifz, que les Iuifz meſmes, qui eſt choſe toute claire, & congneüe. Combien que les trois peuples Theologiens à ſcauoir les Iuifz, Chreſtiens, & Iſmaëlites en

leurs decretz ayēt ceste reigle pour vraye, que la verité, quiconque la profere, vient de Dieu par le sainct esprit, neantmoins ilz ne me sçauroient nyer, que quicōque cōprēd ladicte verité par moindre lumiere du sainct esprit, & l'entend, & confesse en esgale & plus grande congnoissance, que ne faict celuy qui a plus grāde lumiere, qu'il naye meilleur entendement. La superieure lumiere de ce monde est celle de la saīcte escripture, & propheties, laquelle fut premieremēt dōnée aux Iuifz, & secondement à nous, qui sommes Chrestiens. La secōde est celle du ciel, & des Mages, & astrologues, vrays orientaulx. Car l'escripture dict, que les Mages viendront adorer, non pas de Chaldée, ou des Indes simplement, mais de l'Orient de la terre saincte. Donc

les Mages ayans par aſtrologie, & aſpect des eſtoilles congneu le Roy des Iuifz mieux que n'ont les Iuifz meſmes, & par plus haulte & diuine lumiere pour tout certain monſtrent, que l'entendement Oriental eſt le plus excellent du mõde. Car il congnoiſt le plus, par le moins. Et pour mõſtrer, que iamais ne fut plus grande viuacité d'eſprit, que celle des trois Mages, ilz ont plus congneu que toute l'Egliſe Iudaique par vne doctrine ſans comparaiſon inferieure à la diuine, comme eſt l'aſtrologie, mais ceſte congnoiſſance interpretant le ſupernaturel motif, ſe monſtre infiniement plus grande, que ſimplement naturelle. Car quand auoit congneu par l'aſtrologie que là ou eſt le principal poinct de midy, dont ilz ont le poinct Oriental, cela

auoit esté & est encores en escript dedans les volumes Astronomiques que la Judée ou terre saincte comme chef du monde, est soubz le premier signe du ciel, & par cela le Roy des Iuifz deuoit estre en tout le mõde recongneu. Mais d'auoir iugé que l'estoille supernaturelle prodigieuse & plus à referer entre les cometes, ou exalations, qu'entre les estoilles, & qui estant comete deuoit signifier quelque definiement plus tost, que quelque commancement, fust signification de la natiuité du Roy des Iuifz, cela surpasse, & auance toute l'humaine coniecture.

Que les successeurs des trois Mages sont auiourdhuy, & qui sont diuisez en dix lignées, desquelz est descendue la Royne Daurescaron, & que Iob estoit Oriental. CHAP. XI.

DV païs de Tharse, Turquestan, & du Catay vindrent les trois Mages prenommez adorer le Messias. Les successeurs desquelz sont distribuez en dix lignées, & se treuuent la plus grād part, & quasi tous Chrestiens en Turquestan d'ou sortirent premierement les Turcz du-midy à la prouince Sin: laquelle ilz nomment auiourdhuy les Chines audroict des Moluches, & par dela le Ganges. Les Turcz pour haine, enuie, & inimitié qu'ilz portēt aux dictz successeurs, les trois Mages les appellēt Iogour, à cause que les habitans dudict païs, & principale-

ment les Idolatres ſont treſgrandz enchanteurs, & diuineurs. Et l'haine que les ſuſdictz Turcz ont à leur endroict, faict, que les paouures gẽs endurent de grandes iniures, & opprobres eſtans ſouuẽt inuitez à ido latrie. Du ſang deſquelz à prins ſõ origine Dauroſcaron Royne chreſtienne. Laquelle ayant eſpouſé Alau, Roy de la Totarie, prince, par le Roy d'Armenie faict chreſtien, qui aida aux Chreſtiens en Oriẽt, & defeit le Chaliphe de Bagaet, & enuoya embaſſades au Roy de France Charlemaigne pour recouurer la terre ſaĩcte. Leſdictz ſucceſſeurs iadis demeuroient dela le Gãges, maintenãt ilz ſont de deça. Qui vouldroit tirer ſuffiſant argument, qu'en l'Oriẽt les eſpritz ſont grandz, il ſe fauldroit adreſſer au patient Iob, le plus clair prophete

du monde (ſauf ſeulement l'hauteur de prophetie Ieſus) lequel a ſurmonté tous aultres, non pas quant aux Richeſſes temporelles, mais quant à la bonté, & clarté d'eſprit. Car la ou tous les prophetes fideles, & Iudaiques ont parlé ſoubz le Credo, diſans, Ie croy & n'entendz pas telle ou telle choſe, combien que ie la die, & face croyre en foy, le ſeul Iob vrayement en cecy Orientale pierre precieuſe a eſcript, ou faict en ſa doctrine eſcrire. Ie ſçay & ne croy pas ſeulement, que mon redempteur eſt viuant, & que ie reſuſciteray, & verray de ces yeulx icy, & nõ d'autres mon redempteur au dernier iour, &c.

Du fleuue Ganges choses notables. CHAP. XII.

PLine en ſon liure 6. chap. 18. dict, que le fleuue Ganges ſort des mõtz Scythiques, auquel aborde dixneuf fleuues. Iceluy à ſa ſaillie fort violente, & impetueuſe deſdictes montaignes : & eſt ſon cours rude, & aſpre rẽdant vn ſon eſclatant, & ce à cauſe des lieux pierreux, & pleins de rochers. Mais quand il paruient en certaine plaine, & qu'il arriue en vn lac, alors il ceſſe d'eſtre impetueux, & coule doulcemẽt. Depuis le Gãges tournãt au midy les peuples ſõt teinctz, & infectez du Soleil, & ne ſont pas encores ſi noirs & bruſlez que les Ethiopiens. Sçauoir fault qu'au monde ſont cinq fleuues qui portent l'or, en Eſpagne Tagus, en Ita-

le Padus, en Thracie Hebrus, en Aſie Pactolus, en Inde Ganges. Mais celuy de Ganges eſt treſabſolu & bien fort poli pour raiſon du frayement de tout le diſcours dudict fleuue, comme le teſmoigne Pline au liure 33. chap. 4. Lequel ſeul (en exceptant vn autre, qui ſe nomme Aceſinus) porte des pierres precieuſes, & des anguilles de trente piedz, cõme eſt eſcrit par ledict Pline au liure 9. chap. 3.

Fin du ſecond liure.

TROISIESME LIVRE DES HISTOIRES DES INDES.

Les frontieres, ou lisieres de l'Inde, & les meurs tant antiques, que recens du peuple Indique.

CHAPITRE I.

DIodorus Siculus dict que l'Inde est vne partie du monde, qui du costé de l'Orient est close de la mer Oceane, du midy de la mer Indique, deuers Occident du fleuue Indus le plus grand du mõde apres le Nile du costé de Septẽtrion, par le mõt Emodis qui est situé aupres du païs de Scithe. Ptolomęus faict de deux sortes d'Inde, l'vne dela le

Ganges, l'autre deça, de lune & de l'autre ont escritz plusieurs, cõme Herodot⁹, Diodorus,Strabo,Mella,Stephanus,Plinius,Solinus,Ptolomęus, & ceux qui ont mis par escript les faictz d'Alexãdre le grãd. Les anciens Indiens auãt que Liber Pater eust entreprins l'expedition contre eulx, n'estoient ornez d'autres meurs que les Scythes. Pourtant ilz n'auoient point de certaines maisons, & habitacles ou ilz eussent peu se retirer au temps des iniures de l'aïr comme a leur but, & blanc. Ilz estudioient à labourer la terre, à nourrir du bestail pour suruenir à leur nourriture & entretenement du corps. Ilz se faisoient porter deça, & dela sus des chariotz,gardoient iustice non pas par loix, mais par vn naturel instinct, & promptitude n'ayans aucuns tẽ-

ples des Dieux : brief leur maniere
de viure estoit toute pastorale & ne
couuroient leurs corps, sinon que
des peaux des bestes sauuaiges tuées
par eulx. Ilz vsoient en lieu de viã-
des de lescorce de certain arbre qui
se nõme par eulx Tala, & de chair
crue. Quand Liber Pater fut illec
arriué auec sa gendarmerie, ilz com
mencerent de construire, & edifier
des villes & temples, & aussy d'esta
blir des loix soubz certaines peines
à appliquer à ceux qui les trãsgres-
seroient. Semblablement la science
de planter, & semer, & de faire le
vin leur fut monstrée auec l'vsage,
& art des armes. Ilz obseruent si
strictement Iustice, qu'on à mis par
memoire que les Indiẽs iamais n'õt
assailly les nations estrãgeres crai-
gnans de commettre quelque iniu-
stice. Ilz ne font aucun hõneur aux

ſepulchres des mortz: Car ilz eſti-
ment, que la vertu, & integrité de
vie eſt aſſez ſuffiſante pour eſten-
dre la memoire. Ilz voilent & cou-
urent leurs corps d'habitz faictz de
fin lin pendans iuſques aux talons,
& contregardent leurs piedz de ſe-
melles de ſouliers, ilz enuelopent
de linges leurs teſtes & les entaſſent
en vn rond figer, & cailler à la tur-
queſte, les plus riches & opulens
pendent à leurs narines des pierres
precieuſes, & illuſtrent leurs bras
de certains ornemens d'or, ilz ont
grand cure, & ſoing de leurs che-
ueulx, toutesfois ilz ne ſe tondent
gueres: ilz ne font auſſi iamais leur
barbe applaniſſans toute la face de
diuers fard. Le larrecin entre tous
autres crimes y eſt fort deteſtable,
de ſorte qu'ilz n'eſtiment rien di-
gne de plus grand haine, & ſuppli-

ce, que celuy qui aura efté accufé de larrecin. Ilz n'ont befoing d'aucuns tefmoings, ou fignatures fe fondans & arreftans du tout fus la foy l'un de l'autre. Ilz n'vfent gueres de vin finon qu'aux facrifices. Ce qui boiuent eft faict de riz, & leur manger eft d'orge. Aucuns toutesfois difent que les Indiens ayment fort le vin, de forte que certains dõs font propofez à ceux, qui boiuent en abondance le vin pur. Car celuy qui en beuuant tient le premier lieu, a vn talent vallant de noftre monnoye fix cens efcuz: celuy qui a le fecond, a trente mines, vallant chafcune dix efcuz: finablement celuy qui a le dernier, en a dix. Celuy qui en beuuant furmõte tous les autres de fa compagnie eft appellé Promachus, qui vault autãt à dire que le port'enfeigne des bi-

berons. Finablement ilz vſent de grande exercice pour la ſanté du corps, & de frequentes frictions, & pour mieux expolir leurs corps, ilz ont des eſtoilles faictes d'vn arbre qui ſ'appelle Hebenus, en François Hebene.

En combien de ſortes, & eſtatz ſont diuiſez les Indiens.

CHAP. II.

LEs Indiens ſont diſtribuez, & ſeparez en ſept eſpeces, dont les philoſophes ſont en premier lieu. Leſquelz ont la cure, & ſollicitude de ſacrier, pendant toutesfois ilz ſe meſlent de diuiner. Que ſi de cas fortuit les preſages, ou diuinemens decoiuent, & fruſtrent par trop de fois quelqu'vn d'eulx, pour vengeãce, & punition on luy

deffēd de iamais ne parler, mesmement deschoses qui cōcernent l'art de diuiner, ainsi silence perpetuelle luy est imposée. Les bōs & sçauans laboureurs sont en second lieu: lesquelz sont tant asseurez de tous autres, qu'entre les armées mises en ordre, & prestes à combatre, ouy entre les fleches volantes, & autres conflictz, & perilz de guerre ilz ne laissent de faire leur deuoir, & office, n'ayans aucune crainte, ou soulcy. Ausquelz on n'oseroit faire aucun trouble ou fascherie. Car ilz font grand estime de la saincte rusticité, pour les bonnes meurs, simplicité, & integrité d'icelle: de sorte qu'ilz estiment estre vne chose abominable, & detestable, si quelqu'vn s'attache de nuire & offenser le moindre laboureur du monde. En quoy ilz sont fort contraires à

nous. Car entre nous, les paouures
laboureurs ſont vexez de gabelles,
exactions plus incomparablement,
q̃ les autres, & ce à cauſe des ruſes,
& cautelles de certains larrons &
pillardz, qui pour ſe deſcharger,
chargẽt en bourreaux ſur les eſpau
les du miſerable populaire, & qui
pis eſt, ilz ne ſe contentent pas de
ne rien frayer, & desbourſer pour
le Roy, mais eſcorchẽt les autres q
ne ſont ſi biẽ onglez qu'eulx, & ſe
font gros & gras de leurs deſpouil-
les. Qu'a la miẽne volũté ilz euſſẽt
plus de ſoing de leur ſalut. Pour ve
nir à noſtre hiſtoire, les maiſtres pa
ſteurs tiennent le troiſieſme lieu,
auſquelz auſſy on ne faict point de
violence. Les ouuriers marchans,
& facteurs de marchans ſont au
quatrieſme lieu. Les gens d'armes
ſont au cinqieſme, auſquelz eſt ex-

preſſement deffendu, de ne ſe meſ-
ler d'autres choſes que du faict des
armes, comme autrefois du temps
des Romains eſtoit conſtitué. Les
ſergens, officiers, & eſpions que les
Grecz appellent ἐπισκόπους, qui
vault autãt a dire, que ceux qui ſont
au guet, & tiennent l'œil ſus le gou
uernement d'aucunes gens, ſont au
ſixieſme lieu. L'office deſquelz eſt
ſ'enquerir ſoigneuſement de tout
ce qui ce faict en toutes partz, & le
faire ſçauoir au prince, ou aux ma-
giſtratz. Si mentent ilz ſont puniz
griefuement. Car il n'eſt permis à
perſonne de faulſement calumnier
autruy. Finablement les ſages, & li-
terez ont le ſeptieſme degré, leſ-
quelz conferẽt auec les magiſtratz.
Chaſcun doit prendre femme de
ſon eſtat, & n'eſt licite à aucun, de
ſ'auãcer oultre le port de ſa cõditiõ.

Qu'entre les Indiens y a de deux sortes de philosophes.

CHAP. III.

LEs philoſophes Indiens ſont diuiſez en deux parties, les vns ſe nomment Brachmanas, les autres Germanas. Les decretz & conſtitutions des Brachmanes ſont telz, qui ſ'enſuit. A ſçauoir qu'il fault croire que la vie de ce monde icy n'eſt qu'vne conception vitale ſeulemẽt, & q̃ la mort eſt vne ſortie à la vraye & heureuſe vie de ceux, qui auront bien philoſophé, & qui aurõt bien pẽſé à la mort: en apres que le mõde a eu commãcement, & qui tend à deſtruction, la forme duquel eſt ronde cõme vne boule, & que ſon principe eſt de l'element de l'eaue: d'auãtage qu'oultre les quatre elemens eſt vne cinquieſme nature,

que les Grecz appellẽt ἐνδελεχίαν, c'eſt à dire, aſsiduité, de laquelle faict mention Ciceron au premier liure des queſtions Tuſculanes de laquelle le ciel, & les eſtoilles ont eſtez faictes. Ilz ont auec les Chaldees premieremẽt diſputé de l'immortalité de l'ame, comme le teſmoigne Pauſanias. Ilz n'admettent aucunes femmes en la communion de philoſophie, de paour que ſi entre elles, ne ſ'en trouuoient quelques meilleures que ne porte leur naturel, elles ne declairent les ſecretz & ſaincts miſteres de philoſophie. Les Indiens iugent que telle maniere de philoſophes plaiſt fort aux Dieux, pource qu'ilz ſ'abſtiennent de manger chair, ſ'enquerans principalement de la verité de toutes choſes. Ilz ſe couurent d'habillemẽtz faictz de lin: qui ſont compoſez,

posez, & tissrez de certaines pierres. Quand telz habitz ont recuilly quelques gresses, & ordures, si on les iecte dedans le feu ilz reluisent, cõme chandelles. Quant aux autres philosophes qui se nomment Germanes, ceux qui demeurẽt aux forestz ont le plus grand honneur. Lesquelz n'vsent aucunement de vin, & de tous habitz humains, n'ayans aucun acces, ou congnoissance aux femmes. Les autres qui versent, & hãtent entre tous hommes sont medecins du tout addonnez à la cõtemplation du corps humain. Toutesfois ilz ne baillent gueres autres medicamens que la diete: laquelle ilz estiment estre le souuerain remede cõtre toutes maladies.

De la pudicité des femmes Indiques, si elles n'estoient par trop auaricieuses, & que leurs enfans naissent auec la gale Hispanique, qu'on appelle autrement la grosse verole.

CHAP. IIII.

LEs femmes Indiques sont fort pudiques, mais elles sont bien auant attainctes de l'ardeur d'auarice. Car si on leur faict offre de la valeur d'vn elephant, incontinent elles s'abãdonnent, & n'en ont aucun blasme, mais plus tost sont louées, de ce que leur beauté est tant estimée. Quand aux Indes on faict vn mariage, il n'est question de constituer aux filles dot, comme de par deca se faict: car incõtinent que les filles sont nubiles, & prestes à marier, les parens les prennent par la main, & les produisent dehors, là

courant toute la multitude des ieunes gens: ou leurs eſt donnée puiſſance de toute la multitude eſlire pour maris ceulx qui bõs leurs ſembleront. Quant à l'enfantemẽt des femmes, certain eſt, que leur fruict vient au monde auec la gale d'Heſpagne, ou autrement groſſe verole: l'origine de laquelle faulcement eſt tribuée aux Frãçois par les Italiens, cõme aſſez apertement auõs monſtre en noſtre Panegyrique.

Des fleches des Indiens, & de quelle ſorte auoient couſtume de les enueni-mer les Scythes. CHAP. V.

IL eſt notoire, & manifeſte par pluſieurs eſcrips, que de tout temps les Indiens ont eſté fort excitez à darder, & iecter fleches. Les dardz que iecte l'Indien, ſont de la

grãdeur de trois couldées. Lesquelz sortans des mains du dardant vont d'vne si terrible roideur, & impetuosité, qu'il n'y a bouclier, ny halecret, ny autre chose si forte & resistente, qui les puisse contenir aucunemẽt. Les Scythes ont vne fort ancienne accoustumãce de teindre les fleches du sang meurtri venant à vne putrefaction d'vne vipere, & du sang humain: & à tel venin n'est possible de bailler aucun remede. Or Aristote en la relation des choses admirables, a annoté le moyen par lequel ceste cruaulté barbare fait telle maniere de venin. Les Scythes (dict il) guettoient, & espioiẽt le lieu, ou les viperes auoient engẽdré les petitz & les prenoiẽt, & les tuoient, puis ilz les laissoient amollir par quelques iours: incontinent qu'elles sembloient estre assez

pourries, ilz les mestoiẽt auec tout le sang d'vn homme en vn pot, & le couuroient, & enterroient en vn fumier, & l'estoupoient de telle façon, qu'il n'auoit aër aucunement. Et apres certains tẽps ilz le deterroient, & prenoient ce qui nageoit par dessus, & en faisoient du venin mortel. Dont les meubles des Scythes sont vn ioug de beuf, vne charrue, & vne trousse de fleches.

De la prouince de Belgian, & des choses merueilleuses qui y sont aduenues. CHAP. VI.

COmbien que la prouince & mõtaignes de Belgian sont septentrionales, toutesfois à cause que la region du meridien Mollucique a eu la souueraine felicité, qui aye en tout le monde depuis la redẽption

esté. Il est pour tout certain, comme i'ay souuenance d'auoir leu en la saincte bible au 4. liure de Esdra chap. 1. que les dix tribus d'Israel quand elles furent defaictes de leur ambicieux empire Samaritaĩ, elles furent conduictes par Salmanasar Roy des Assyriens aux confins orientaulx des fins de Medie, & là de leur volunté allerent si loing, afin qu'on ne sceust point leur impropere: & pourtant par vn an & deux ne cesserent de cheminer iusques en la region d'Arsareth, ou ilz ont esté de tous temps notez estre les Iuifz cloz & serrez de mõtaignes. C'est le mesme pais de Belgian, ou ilz ont esté rencloz tant qu'ilz ont du tout oublié la loy, la religion & origine de laquelle iadis s'estoient plus glorifiez, qu'ilz n'ẽ auoiẽt de verité ou d'usage. Or

allans par si lõg chemin les vns passerent dela les mons, les autres demeurerent deça, & par ce qu'ilz estoient abandonnés de Dieu, se nõmerent Turcs, & le païs de deça les mons Turquestan, & c'est a dire abandonnez, & païs des abãdonnez. Et de cecy vient qu'il ny à gente soubz le ciel, qui aye en haine son nom sans sçauoir la raison, sauf les Turcz, qui sont les successeurs, & enfans des tribus d'Israël maudictes & abandonnées de Dieu par douze ou treze cens ans. Car enuiron six cens ans, auãt que Dieu fust né hõme corporel, ilz furent abandonnez enuiron 700. ans apres quand Muhammed Ismaëlitique & prophete premierement suyui de cent mille Samaritains, fut cause que les Persiens rappellerent à leur ayde lesdictes tribus lors appellez

Turcz, cōtre les forces des Arabes, & Iſmaëlites ſoubleuez par la baſtarde doctrine de l'Alcoran. Lors la langue eſtoit encores commune aux dictz Turcz, & aux Totares, qui ne ſont autres que le demeurant deſdictz Iſraëlites, qui depuis par le Roy de Tarſe, & d'autres païs voiſins auoient eſté reſerrez aux montaignes, tellement qu'ilz n'en pouuoient ſortir. Et le nom de Totar, ou comme nous diſons Tartar, ne veult dire autre choſe, que la reſte, ou demeurant deſdictz Iuifz, & abandonnez, qui prindrent ſes noms, tandis qu'ilz vſoient encores de la langue Syriaque, en laquelle Turc ſignifie abandonné, & Totar ſignifie le reſte, & la langue monſtre que iadis ilz eſtoient tout vn peuple. La coſmographie mōſtre la diſtance du pais

de Belgian, & de Turqueſtan. Or eſt il treſcertain q̃ Dieu pour mõſtrer que combien que ſouuent il puniſſe les ſiens, neantmoins iamais ne les abandonne du tout. Quand donc les Totares eurẽt du tout oublié la religion, origine, & loix dõt ilz eſtoient ſortis, Dieu qui ne laiſſe iamais les ſiens, les voulut par le plus ſingulier miracle du mõde ſecourir, & ſe donner par ſon ange à congnoiſtre à eux alors, qu'ilz ne le cherchoient plus. Lors quand tous reduictz à la premiere vie paſtorelle, ne ſe ſoulcioient plus des honneurs, & contentions du monde, Dieu miraculeuſement leurs feit ouurir la mer ſeptentrionale, pour les tirer des lieux, ou ilz eſtoiẽt enſerrez dedans ladicte prouince, & montaigne de Belgian. Car Chan (qui par la volonté de Dieu, fut de

mareſchal eſleu Roy, & premier Empereur des Totares) admonneſté de paſſer vers l'Occident. Et pour autant qu'il eſtoit impoſſible paſſer, il luy commanda qu'il vint aupres de la mer du pied ſeptentrional, & là auec ſon armée qu'il ſe meit par neuf oraiſons à prier Dieu (dont toutes choſes ſe font par nombre nouenaire entre eulx) ce que ayant faict toute la nuict, au matin la mer eſtoit retirée par neuf piedz de la montagne, tellement qu'ilz eurent lieu de paſſer vers l'Occident, la ou ilz entrerent en vn deſert cõme aupres de la mer rouge. Leſquelz ſont auiourdhuy pour la plus part chreſtiens: & ſont contigues au royaume du Catay exerceans la tres ſimple vie de l'aage dorée, ne ſuyuans les honneurs, & dignitéz du monde. Car tous ou la

plus grand partie ſont Nomades c'eſt à dire paſteurs, qui tous en vn commun (quant au terrien) viuent, & ne ſement, ſinon la ou le commande le prince.

De l'excellence du Royaume de Catay.
CHAP. VII.

IL n'y a ſoubz le ciel Royaume plus long, large & eſtēdu que celuy du Cathay, ne qui ſoit tāt peuplé de gens, & ſi abondant en richeſſes. Et tout ainſi, que l'aër y eſt ſerain, & ſubtil, auſsi les eſpritz y ſont fort alaigres & aguz. Qui eſt la cauſe que ceux qui y demeurent n'eſtiment rien les autres au reſpect d'eulx, diſans qu'ilz n'ōt qu'vn œil, mais qu'eux ont la gloire des deux: pource qu'ilz perſcrutēt,

& s'enquerent plus exactement de la verité des choses. Quant à la religion ilz n'ont point de certaine secte. Car les vns adorent les images taillées, & engrauées, les autres les bœufz, & plusieurs les arbres, aucuns l'Astronomie, d'autres le Soleil, & la plus grand part la Lune. Il en y a, qui du tout sont Atheistes dressans leurs meurs cõme les bestes brutes. Leur monnoye est faicte de papier: & si quelque fois ell' est cõsommée & rongée par les tignes, vers, ou autrement, le possesseur la porte au prince, pour en auoir d'autre plus fraiche. De leurs or, argent, & autres metaulx, il ont des vaisseaux auec merueilleux artifice. Ilz n'ont riens plus cher & plus precieux que l'huylle d'oliue. Laquelle ilz gardent d'aussi grand diligẽce, que nous faisons les pier-

reries. Ie ne veulx faire icy mention des celebres villes de ce Royaume. Car la narration en ſeroit trop prolixe: ce ſera pour vn autre temps.

Qui eſt l'empereur des Tartares, & qui ſont les moyens princes entre eulx: puis apres de leur foy, & incredible inſtitution des meurs.

CHAP. VIII.

AV Royaume Tartarique, ou Totarique eſt vn ſouuerain Empereur, du vouloir duquel depēdent toutes choſes ſans en excepter vne. Puis il y a trois princes fort puiſſans, toutesfois il fault qu'ilz obeiſſent à ce grand monarche. De l'arbitre & iugement duquel ſont decidées, & conciliées les

proces, noises, & dissensions des autres. Certain est, que le moindre de ces princes inferieurs, peult amasser pour le moins, quatre mille hommes d'armes, s'il est besoing. Car à grãd peine pourroit on croire, combien sont peuplez les Tartares. La foy, religion, & meurs desquelz sont tous diuers de toutes autres nations. Car ilz confessent estre vn Dieu ímortel, auquel toutesfois ilz n'ont aucune reuerence, & ne sont renduz meilleurs pour l'amour de luy. Ilz sont semblables à ceux, qui croient bien en Dieu, sans l'aller veoir. Ilz estiment estre vn faict enorme, si du temps qu'ilz banquetent les freins ne sont lachéz à leurs cheuaux, veu que toutefois ilz ne pensent estre aucun crime estrangler, tuer, molester, & tourméter de toute façon vn hom-

me. Entre eux celuy, qui ſcait le mieulx paillarder, eſt le plus eſtimé, & loué de tous. Et plus commodement ſatiſfaire aux chatouillemens, & demengemens de leur ſenſualité, il eſt licite à chaſcun d'eulx, ſe marier à pluſieurs femmes. Leſquelz ont ceſte ancienne couſtume, que le beau filz apres la mort de ſon pere prend à femme ſa maratre, & le frere ſa belle ſeur, apres le deces de ſon frere. Il n'y à rien plus orgueilleux, arrogant, & infidel, qu'eulx, & qui tant ſe plaiſe à reſpandre le ſang humain. Leſquelz ne ſe propoſans aucun repos, ne ceſſent de viure de rapines, d'aſſaillir, & faſcher leurs voiſins, les priuans de leur beſtial, & autres biens. D'auantage les Tartariens pour la grande multitude

de femmes qu'ilz ont (car il leur eſt permis d'en auoir tant qu'ilz en peuuent nourrir) ilz ne prennent point de leurſdictes femmes de doſtz, mais au cõtraire eulxmeſmes donnent à leurſdictes femmes, & à leurs meres certaine ſomme d'argent, pour leur aſsignal. Si entre eulx quelqu'vn prend peine de ſeduire la femme de ſon prochain, il eſt infame par le commun bruict du pais, pour la grand intemperance qui eſt preſumée de luy. Ilz viuent des beſtes ſauuaiges, qui prennent à la chaſſe, de laict, & de fourmages: leurs delices & friandiſes ſont en chair de cheuaulx, & de certains animaulx, qui ſe trainent ſus le ventre, comme ſerpens & autres. Quand ilz veulent batailler, ilz ſe fortifient d'armes, qui ſont faictes non de fer, ou autre metail,

mais de certain cuir fort dur, & ferme, qu'ilz fabriquent des peaulx d'aucuns animaulx. Ilz sont fort bien instruictz à iecter fleches, & à ceste cause est tresdangereux de batailler auec eulx. Lesquelz (s'ilz se voient en danger) apres que leur armée est en ordre, ilz s'enfuient par bandes iectans de grand vehemence des fleches par derriere. Finablement ilz sçauent fort bien mentir, & toutesfois ilz ne peuuẽt porter les mensonges des autres. Ilz ont coustume de dire verité en deux choses seulemẽt, sçauoir en louant les faictz de guerre, & en parlãt des crimes, qui meritent la mort. Qui voudroit sçauoir cõme ilz se vestẽt, fault noter, que ceux, qui entre eux sont les plus riches, & opulens, portent habillemens de soye, les autres se font des habitz de peau.

Quelle Idole principalement adorent les Tartariens, en apres de leur Industrie, Iustice, & des nopces des mortz.

CHAP. IX.

LEs Tartariens honnorent, & adorent principalement vn certain Dieu qu'ilz appellent Matagai, & penſent que c'eſt le Dieu de la terre, qui a le ſoulci des fruictz, du beſtial des femmes, & enfans. Et pourtant ilz luy font ſi grand honneur, qu'il n'y a perſonne d'eulx, qui n'aye en ſa maiſon l'Image de ce Dieu là, qui eſt ſi bon meſnagier. Et pource qu'ilz eſtiment (comme ia dict eſt) qu'il a cure des femmes, & enfans d'vn pere de famile, du coſté ſeneſtre de tel Idole, ilz peignẽt vne femme, au deuant de ſa face, ilz engrauent, ou peignẽt de petitz en-

sans. Ainsi à telz simulachres font honneur, & reuerence mesmement sus l'heure de disner,& de soupper. Car deuãt qu'ilz mãgent, ou boiuẽt quelque chose,ilz ont coustume de oindre de chair cuicte les bouches de leurs Idoles: en apres ilz font la part de Dieu, & la mettẽt sus le sueil de l'huis à l'entrée de la maison, ou ilz pẽsent, que leurs dieux domesti ques banquetẽt. D'aduãtage ilz sont fort patiẽs, & entre tous aultres peu ples ilz supportent, & endurent grã demẽt la fain, soif, labeur, & aultres incommoditez, n'estãs subiectz aux delices, & voluptez, cõme sont certaines nations molles, delicates, & par trop effeminées. Nous auons dict au precedent chapitre de quelles viandes ilz vsent. Toutesfois i'estime estre bon y adiouster, qu'aucunesfois par l'espace

d'vn mois entier, ilz ne viuent que
du laict de iumẽs. S'ilz võt en expe
dition, ilz demeurent toute la nuict
à cheual. Quant aux ſupplices des
delinquans, ie n'en ay encores rien
pour certain, i'ay ſeulemẽt apprins
que qu'i cõmet larrecin, pour le-
quel il doiue eſtre puny de mort,
il eſt par ſept carrefours fuſtigué,
receuant en chaſcun carrefour ſeize
coups, ou d'auantage ſelon la qua-
lité, ou grandeur du delict, puis a-
pres il eſt percé tout oultre de la
poincte d'vne eſpée, ou autre glai-
ue. Finablement ſi le filz de quel-
que Tartarien meurt ſans auoir e-
ſté marié, & à ce iour meſme dece-
de la fille d'vn autre, qui iamais n'a
eu mary: les parens & aliez de l'vn
& de l'autre ſ'aſſemblent, & ma-
rient ſes deux mortz, & ayans faict
les lettres de mariage, ilz peingnent

en vne table l'image & effigie de l'vn & de l'autre, & puis ilz mettent & attachent à ceste table certaine quantité d'argent, auec toutes sortes d'instrumens seruãs à mesnage, & ainsi la dedient au dieu Vulcain. Et à ce iour mesme ilz font banquetz, & se resiouissent, cõme à nopces. Car ilz estiment, qu'en l'autre monde on se marie, & acointe les vns auec les autres.

Des Mages, & gymnosophistes orientaulx, & en quelle estime ilz sont, de l'abõdance des espritz familiers qui y sont. CHAP. X.

POrphyre escript qu'aux Indes sõt deux gẽres de philosophes, ou gymnosophistes. Les vns s'appellent Brachmanę, les autres Samanei. Les Brachmanes sont tant stu-

dieux de continence, & ſobrieté, que ſeulement ilz prennent nourriture de põmes, de farine, ou de riz. Quand le Roy les viſite, Il leurs faict grand honneur, & les à en reuerence, pour raiſon qu'il eſtime, que par leurs prieres la paix eſt fondée au Royaume. Des Samaniés nous liſons, & entẽdõs, ce qui ſ'enſuyt: a ſçauoir, que ceulx du païs les appellent filz, & prophetes de Iuppiter. Leſquelz ne ſont ſeulement abſtinence de chair, mais auſsi ilz n'vſent d'aucunes viandes cuictes. Aux Indes Orientales ſe treuuẽt en grand nombre des mages & enchãteurs, qui font choſes terribles, & fort diuerſes, ſelon la varieté des vertus des eſpritz. Qui monſtre apertement, que là ſont les eſpritz familiers en grande abondance, meſmement en l'Inde fort Orien-

tale, comme dela le Ganges, ou les actions de l'vn, ne ſe reſſemblent à l'aultre : car elles ſe font par vertus ſeparées. Et pour probation de cecy, Ie ne veulx oublier cy mettre vn exemple, que i'ay obmys en mon hyſtoire latine : a ſçauoir, que ceulx, deſquelz i'ay prins par leur recit, la preſente hyſtoire, m'ont quelquefois dict, qu'ilz auoient memoire d'auoir congneu vn prebſtre Indien nommè Brachmin, lequel eſtant perſecutè d'vn ſien voiſin, qui auoit vn eſprit plus fort que n'eſtoit le ſien, & que par ce moyen qui l'incommodoit par trop, le feit conuenir par iuſtice, à laquelle ne peuuent reſiſter tous eſpritz quelz qu'ilz ſoient. D'aduãtage ilz me diſoient, qu'eulx eſtans amys, & familiers de ce prebſtre, vne fois

entre les autres, luy demanderent
qu'il ſçauoit faire de ſon art, ordre,
& meſtier, auſquelz il feiſt reſpon-
ce, qu'il leur repreſenteroit ce
qu'ilz vouldroient. Lors ilz luy di-
rent, qu'il feiſt venir des raiſins. &
ledict Brachmin leuant les mains
au ciel, incõtinent les apporta plei-
nes de raiſins, qui de toutes quali-
tez ſauf du gouſt, repreſentoient
vrays & naturelz raiſins, dont ilz
auoient horreur. Or cela eſt choſe
toute commune que les peſcheries
de pluſieurs contrées des Indes, ne
ſe pourroiẽt faire ne garder à leurs
princes, ſi n'eſtoit que tandis que
les vrinateurs, ou peſcheurs vont
ſoubz l'eau par enchantemens, les
Balenes, & autres monſtres marins
n'eſtoient liez par leſdictz enchan-
teurs. Oultre il n'y a quaſi nauire
aux Indes qui ne mene ſon enchan-

teur, pour diuiner, & dire ou se doiuent faire les iactures marines. Quelqu'vn pourroit dire, que la peruersité, & infidelité des habitãs des Indes les retient, & incite ou inuite à la familiarité desdictz espritz : mais ie suis asseuré, qu'il y a entre les Chrestiens plus de gens qui desirent d'inuoquer les espritz s'ilz pouuoient, qu'aux Indes Oriẽtales, ou est ceste ancienne doctrine descenduë de l'inclination naturelle du païs Oriẽtal. Ie ne veulx plus disputer si la sciẽce est licite, ou nõ.

Qu'en la prouince de Thebeth est vne region, les habitans de laquelle sont d'vne vie fort diuerse, & contraire à toute autre. CHAP. XI.

LEs mœurs & conditions de ceste region sont du tout cõtrai-

res aux manieres de faire de to' aultres peuples. Par ainsi donc ilz adorent diuers Idoles, & les plus villains animaulx, qui soient au monde, ensemble des arbres, plantes, & plusieurs planettes, & estoilles. Quant à la cruaulté & inhumanité de ces peuples là, ell' est notoire en ce qu'ilz traictent treshideusement & cruellement leurs propres fruictz. Car il n'est posible à l'humaine pensée d'imaginer seulement le tresapre, & rude traictement, qu'ilz font à leurs enfans, les mutilans, blessans, & tuans d'vne rage & fureur passant la cruaulté des tygres, & leons. Par ce seul argument il appert euidemment, qu'ilz ne sont gueres doulx & courtois enuers les aultres, qui ne les touche en rien. La coustume de se marier entre eulx est telle, qui s'ensuyt.

Premierement iamais la femme ne treuue mary, qu'elle ne ſoit eſté deflorée deuant, & d'autant que plus ſouuent ell'aura eu congnoiſſance d'homme, d'autant plus facilement elle treuue vn bon, beau, & riche mary. Car par telz effectz les ieunes gens l'eſtime eſtre treſapte à mariage. Pour ceſte raiſon ſi aucuns eſtrangiers, ou marchans arriuent en ceſte contrée là, les meres conduiſent deuers eulx leurs filles, les prians amiablement, que pendant qu'ilz ſe reposeront, & refraichiront, qu'ilz ſe iouent, & recreent auec les ieunes pucelles. Dont à vn chaſcun des eſtrangiers eſt libre de choiſir de tout le troupeau celles, qui mieulx luy plaiſent, pour auec elles ſe iouer, & paſſer le temps.

Or quand il fault changer d'aër, & qu'il eſt neceſſaire aux marchans, & eſtrangers de ſe retirer, pour faire leurs affaires & negoces, il fault qu'ilz rendent ces depucellées à leurs parens. Leſquelles auant que de ſe retirer demandent à leurs amoureux quelques petitz dõs, pour rendre teſmoignage qu'elles ont couché auec les hommes, & qu'elles ont perdu les fleurs de virginité: ainſi elles pandent à leur col telz dons pour les manifeſter à chaſcun, puis apres elles viennent aux compagnies des ieunes gens, & incontinent elles treuuent, à qui elles ſe peuuent marier. Quand elles ſont mariées, il ne leur eſt plus licite d'auoir cõgnoiſſance à autre qu'a leur mary: autrement elles ſeroient punies griefuement, ou bien tuées ſelon le vouloir du mary. Et ſi ceux,

qui veulent violer, & contaminer le mariage d'aultruy, sont deprehendes au faict, il est permis de les tuer, & punir le plus cruellement qu'on peult.

Que soubz le meridien Indique se treuuent deux plantes fort admirables. CHAP. XII.

ENtre toutes autres choses miraculeuses, que portent les Indes, s'en trouue vne, qui surmonte toute autre de rarité: a sçauoir qu'en la partie meridionale de l'Inde tout aupres d'vne Isle nommée Timor, sont certains arbres, les feuilles desquelz mises en vn plat, ou sus vne table, ou en toute plaine, ont coustume de se mouuoir: de sorte que par trois iours (iusques à ce que la vegetation s'en perde l'humeur de-

faillant) lesdictes fueilles cheminent en vn lieu plain, ne plus ne moins qu'vn animal sensible. Donc il ne fault doubter, que l'intelligence de la vertu sensitiue, & motiue ne soit au dict païs si forte qu'elle descend, & se communique aucunement iusques à la vie vegetable. Ie ne scay pas le propre nom de telz arbres, & est a beaucoup de gens incongneuë, mesmes à ceulx qui sont prochains du païs. En ceste contrée la mesme est vne plante, qui se nomme Boranetz, laquelle en partie est plante, en partie animal, & poisson. Et est ceste plante pres de la mer Hircanique sus le meridien Chaldeique. La semence de telle plante est de la forme des grains d'vn melon, vn peu plus grosse, & ronde, de laquelle semée en terre naist vne

plante, qui vient ne plus ne moins qu'vn aigneau ayant teſte, yeulx, piedz, peau, laine, & toute la façon d'vn aigneau, & par ce ſ'appelle Boranetz, qui eſt autãt à dire, que aigneau en noſtre lãgue. Et n'eſt que par la ſeule racine, qui luy eſt plantée au corps par le nombril, cõme nous venons du ventre de la mere. Et ainſi prend ſon nourriſſement tout là enuiron iuſques à ce que toute la racine aye ſuccé & tiré l'humeur de toute l'herbe voiſine, ce que faict, la plante meurt, qui premierement ne la cueult. Il a la chair comme vn poiſſon, ou pluſtoſt comme vne eſcreuiſſe, le ſang comme vn animal & la vie vegetable, comme vne plante. Oultre il eſt en vſage, quant à la peau, tellement que les Tartares en fourrent cõmunement leurs

bonnetz. Qui est le narré de gens dignes de foy.

De l'arbre merueilleux, qui porte pain, vin, sucre, huylle, soye, voiles, linges, chemises, habillementz, feu, & innumerables autres vtilitéz.

CHAP. XIII.

SI Dieu souuerain ouurier des choses n'estoit de pouuoir infiny, & efficace, on ne pourroit pas mettre en la fantaisie d'homme, ce qu'on dict d'vn certain arbre (qui n'est pas loing du meridien de Surie) Strabo cosmographe au 5. liure descrit vn arbre, qui vient aux confins du Royaume de Perse, & de Babilone, lequel il appelle Palme: de laquelle prouiennét trois cens soixante vtilitez. Et dict que de son temps se trouuoit vne chanson, ou vne

vne quantité de vers, qui nõbroient iusques ausdictes trois cens soixante commoditez tirées de ceste palme, de laquelle il parle ainsi. Ce païs là est tant fertile, que l'orge y raporte 300. mesures pour vne. La region donne le reste des vsages de la vie de la palme. Car d'icelle ilz font le pain, le vin, le miel, le vinaigre, & diuerses sortes de toilles, & tissures. Telle sentence de Strabo deuroit esmouuoir, & animer les grandz & puissantz princes à s'empatronner & saisir d'vne telle chose, ou pour le moins d'vn païs, ou ilz en pourroient planter innumerables : afin que par le moyen des fruictz de tel arbre les subiectz soient moins vexez de tributz & exactions. Or pource que tel arbre est tresdigne d'estre congneuë, pour raison qu'en fertilité, & doulceur

de fruicts elle surmõte tous les arbres du monde, ie la veulx bien d'escrire plus au long. Elle porte comme vne palme, les dactyles, ou dattes (c'est à dire en masse cõme vne grappe) & de là tirent les homnes dix vtilitez. Car elle porte du bois pour brusler, des noix tresdoulces à manger, des toilles tresbonnes à faire voilles de nauires, des toilles & vestemens tressubtilz, qui quand ilz sont teinctz, ne cedent en rien à la soye. Ladicte arbre donne du charbon à faire du feu, du vin, de l'eau, de l'huylle, du sucre. Et de ce qui chet des fueilles, on en faict les couuertures des maisons, qui gardent six mois en couuert de la pluye : car à cause des grandz pluyes soubz le grand chauld les choses y pourris-

ſent toſt. Mais affin que ie vienne à la verſion du chapitre latin, la-dicte arbre porte des noix comme vne datte (mais groſſe comme la teſte d'vn homme, ou enuiron, ainſi qu'on en voit iuſques à Paris) & porte chaſcune 200. Ilz leurs oſte la premiere eſcorce, qui eſt pour bruſler: Car comme bois elle bruſle treſardemment. Le ſecond fruict eſt comme cotton, ou ſoye, ou comme lin, lequel quand il eſt accouſtré par gens à ce duictz, & du plus ſubtil comme ſeroit le lanfez, ou l'eſtain, ilz en font des draps, qui ne cedent en rien à la ſoye. Il n'y a point de doubte, que là ou il y a treſſubtile & fort groſſe toille ou matiere, qu'il n'y aye auſſy de diuerſes toilles moyennes,

comme nous voyons du lanfcz, ou toille fine à l'eſtoupe : du plus gros ilz en font des cordes dont ilz vſent aux treſgrandz nauires. De la ſuyuante eſcorce ilz tirent le charbon. L'autre eſcorce contient en ſoy le noyau le plus doulx à manger du monde duquel ilz ſe ſeruēt en lieu de pain. Ceſte eſcorce n'eſt pas moins eſpace que la groſſeur du petit doigt:tout à l'enuirō de la groſſeur demeure encores vn noyau pl' gros qu'vne fois & demie le poing d'vn homme moyen. Et là dedans eſt de l'eau quelque fois en ſi grande abondande qu'il y en aura deux ou trois gobeletz en vne noix ſeule, laquelle eau eſt treſdoulce, & claire comme l'eau roſe. Et depuis ſ'en fait de l'huylle ſi ſuaue,qu'il ne ſçauroit eſtre plus. Ainſi ſept vſages de ladicte noix ſont ia monſtrées.

Ilz ne permettent pas que l'vn des rameaux de l'arbre produiſe fruict, mais enuirō le millieu de ſon tronc au ſoir & au matin taillent ledict rameau inciſant ſeulement, puis ilz baignent le lieu de ie ne ſçay quelle liqueur, laquelle tire le ius ou ſuc de ladicte arbre, lequel degoutte en vn vaiſſeau qu'ilz attachent là. Auquel vaiſſeau les ſinges font le guet, pour incontinent que les gens n'y ſont pas, venir boire, tellement qu'il y fault faire le guet, & y coucher la nuict. Ceſte liqueur eſt fort ſinguliere, de laquelle, tant le iour cōme la nuict ilz cueillent, & amaſſent vn bon vaiſſeau. Puis le cuiſent ſur le feu par pluſieurs fois, tellement qu'il eſt fort comme eau de vie. Et ſi quelqu'vn en boit trop, il eſt yure iuſques à fureur. Et cela leurs ſert de vin.

D'vn aultre rameau ilz tirent le ſucre. Mais il n'eſt gueres bon. Ceſte arbre porte tout l'an les fruictz continuelz ou verdz ou ſecz, & commãcẽt à porter à cinq ans, & dure vingt cinq ans portant. Les feuilles ſont grandes aſſez pour quaſi couurir vn homme ſus quelles les anciẽs iadis eſcriuoient, cõme encores au iourd'huy ſ'eſcrit en l'Inde ſus les fueilles de la palme. Et eſt vn ſeul arbre ſuffiſant pour nourrir vn an vne famile c'eſt à dire continuellement. Telz arbres ſont tant recommãdez, que ou les princes feroient la paix auec qui auroit tué leurs enfans, il n'ya ordre que iamais feuſt pardonné, ou qu'on donna la paix à quicõque en euſt p īimitié, voire en guerre & par droict de victoire faict tailler ou taillé vn ſeul. Ce qui ce faict à cauſe que c'eſt le ſubſide de la vie

humaine.Pleut à Dieu que de tous les hõmes ou beſtes(pour les mieux nommer)fuſſent gardées telles cou ſtumes, qui deſtruiſent pour leur plaiſir les biens, & fruictz de la terre, & ne ſe contentent de telz outra ges, mais bruſlent villes, villages, & aultres ſubſides de la vie humaine. O mœurs de noſtre temps malheureux & du tout hors des limites de raiſon. Mais la playe ſanglante ſouuent touchée cauſe vn renouuellement de pleurs, douleurs, & infinies angoiſſes. Ledict arbre ſe ſeme com me les noix, & ayme les ſablons. Duquel ſi ie voulois declarer toutes les proprietez, ainſi qu'elles me ſont eſté racõtées, parauanture que peu de gens y donneroient foy, meſmemẽt ceux qui iamais ne l'auroient veu.

Quelles mœurs & façon de viure ont ceulx qui demeurent aux terres neufues.

CHAP. XIIII.

IL n'y a region en tout le monde, qui ſoit tant peuplée, & abondante en gens que ſont les terres neufues, qu'on appelle. Ceux qui illec ſont leur demeure, ſurmontent, & excellent tous autres en doulceur, priuauté, & humanité. Car iamais on n'entend que perſonne y ſoit offẽſé en quelque ſorte que ce ſoit: tant bien y eſt pratiquée Iuſtice mere nourrice de toutes autres vertus. Ceux la tout ainſi, que nature les produiƈt tous nudz, auſſy ilz marchent & courent nudz aſsiduëment. Leſquelz ſont tous d'vne forme & compo-

ſition de membres fort bien parée, & par nature ordonnée en toute elegance de beaulté : de ſorte qu'ilz ſemblent eſtre tous nez à vne parfaicte & abſoluë proportiõ de toutes dimenſions , eſtans les membres temperéz, & adaptéz à vne reigle & moyen treſiuſte, & legitime. Et pourtant ſ'ilz gardoient leur forme naturelle, ſans en rien la corrompre, & violer, poſſible ne ſeroit, de trouuer choſe de plus grande, & exquiſe beaulté, qu'ilz ſeroient, ny de plus ſinguliere & rare grace : mais pource qu'ilz ont couſtume de percer leurs faces auec des petitz foretz, ou tarieres, ilz perdent, & gaſtẽt par ce moyen leur beaulté naturelle, toutesfois ilz iugent cela eſtre fort beau, & bien ſeant. Dont pluſieurs d'entre eulx font en leurs faces plus de

ſix, ſept, dix, douze ou d'auantage pertuis. Leſquelz ſi quelqu'vn n'auoit iamais veu, & que de cas fortuit vn d'ẽtre eulx luy apparut:il eſt tout certain, qu'il eſtimeroiẽt eſtre vn monſtre. Ilz pendent à leurs oreilles & narines des anneaux, ou pierres precieuſes. Quant aux femmes de ceſte contrée là, elles bruſlent d'vn incredible ardeur de luxure, & paillardiſe. Et pourtant à celle fin que mieux & plus commodement ſoit ſatisfaict à leurs appetitz deſordonnez, & par trop intemperez ou bien à leur naturelle paillardiſe, elles mettent, & meſlẽt auec le boire de leurs marys le ſuc de certaines herbes, qui ſuſcite, & enflambe leur nature de merueilleuſe façon. Que ſi cela ne proffite, elles baillent ie ne ſcay quelles drogues, qui entre autres vertus,

qu'elles ont, peuuent beaucoup enfler, & eſmouuoir les parties honteuſes. Et telle couſtume eſt tant frequente, que pluſieurs hommes en ſont chaſtrez. Qui eſt la choſe qui plus contriſte les femmes, & toutesfois l'ardeur d'aimer ne ceſſe de les prouoquer à iouer ce mauuais tort aux marys. Ilz n'õt point de laine ny du chanure, ny du lin: pourtant n'ayans toille ny drap quelconque, ilz n'vſent point de robes, & habillemens de toille, drap, ou de ſoye, mais ilz vont nudz de toutes pars. Vers eulx ne ſont aucunes choſes priuées, ou particulieres: mais ſuyuant le droict de nature, tout y eſt commun à chaſcun. Ilz ne recongnoiſſent point de Roy, ou ſuperieur, & ne veulent ſ'aſſubiectir

au commandement de perſonne. Chaſcun y eſt Roy, maiſtre & ſeigneur. Ilz prennent autant de femmes qu'il leur plaiſt. Les hommes couchent auec les femmes con fuſéement ſans difference, qu'on dict en commun langage, peſler, meſler, ſans auoir aucun reſpect, ou eſgard à la conſanguinité, ou affinité. Car le filz oſe bien congnoiſtre ſa mere, & le frere ſa ſœur: brief tous & en tous lieux indifferemment vaquent à paillardiſe, à l'imitation des beſtes brutes. Car par tout & auec toutes femmes, deuant vn chaſcun, ſans auoir aucune honte ilz font leurs menus plaiſirs, & petites beſongnes. Ilz rompent, & ſeparent les mariages à leur volonté, n'eſtans ſubiectz à aucun droict, ou loix, & auſſy n'ayans aucun ſoing d'adorer, & faire hon-

neur aux Dieux. Car quant à la religiō ilz ſont ſemblables aux pourceaux. D'auantage ilz mangent de la chair humaine, de ſorte q̃ le pere ſouuent eſt ſeruy à table de la chair de ſes enfans, & au cas ſemblable, le pere eſt faict viande pour le repas de ſes enfans. Dont ilz ſ'eſmerueillent de tous autres peuples, pource qu'ilz ne mangent point de leurs ennemys, de la chair deſquelz ilz vſent au lieu des viãdes plus friãdes, & delicates. Ilz ſont de lōgue durée, car chaſcun d'eulx le plus ſouuent vit iuſques à cent cinquante ans, ſans aucune affliction de maladie. Et ſi quelquefois ilz tombent en quelque fieure, ou autre maladie, ilz prennent le ſuc de ie ne ſçay quelle herbe, par lequel incontinent ſont dechaſſées les angoiſſes, & tourmés du mal ſuruenu.

Finablement ceſte region là tendant au midy à laër tant bien tem peré, qu'ilz n'ont en l'hyuer froid, ny en l'eſté chaud, mais ſont en vne fort heureuſe & prouffitable mediocrité. Il n'y a aucun metal ſauf l'or, qui y eſt en ſi grande abondance qu'on n'en tient compte. Elle porte pluſieurs autres choſes precieuſes, & exquiſes: les noms deſquelles ne nous ſont encores congneuz, & manifeſtez.

Des mœurs & religion de ceulx qui demeurent en la noble ville Carangora, & de leurs Rois. CHAP. XV.

LEs habitans de la noble ville & cité de Carangora ſont diuiſez en trois eſpeces & ordres. Le premier ordre cõtient les nobles gens, ceulx de longues robes, & les mar-

chans bourgeois, y comprise leur li
gnée & generation. Le second com
prẽd ceulx qui ont petits reuenuz,
comme au temps passé à Romme
estoiẽt ceux du menu peuple, qu'ilz
nommoiẽt en Latin plebeios. Le
troisiesme contient ceulx qui n'ont
aucune rente, ou reuenu, qu'on dit
communement n'auoir maisons ny
burõs, lesquelz au plus grand pou-
uoir qu'ilz peuẽt gaignent leur pau
ure vie à pescher. Les plus nobles,
selon la langue du pays, sont nom-
mez Nauires, les moyens Canes, les
plus infimes Nuiran, lesquelz sont
grandement mesprisez & haiz, mes
mement des nobles, qui leur veulẽt
mal à poison, de sorte que si ces pau
ures gens se trouuent au deuant des
dictz nobles & Cheualiers, s'ilz ne
se donnent garde diligemment, &
prennent la fuitte, ilz sont en dãger

d'auoir la teſte couppée, ou bien d'eſtre tranſpercez d'vn glaiue qui ſe trouuera à propos. Quant aux manieres de prier Dieu, chaſcune generation d'entre eulx a vn temple à ſoy propre, & particulier, ou ilz font prieres & oraiſons à Dieu, & luy offrent les premiers fruictz de l'année, auec actiõ de grace. Les femmes auſſi ont leurs temples ſeparez des egliſes de leurs mariz: car ilz eſtimẽt eſtre vn grand forfaict digne non ſeulemẽt de reprehẽſion, mais auſsi de punition ſi quelque femme ſacrifie & fait oblatiõ auec ſon mary. Ilz appellent leur Dieu Tãbran, lequel ilz eſtiment eſtre vn en trois. Et pourtant quand ilz peignent ſon image, ilz luy donnent trois teſtes. Ie ne ſçay pas encores de quelles ceremonies ilz vſent quand ilz entrent au tẽple. I'ay toutefois ouy dire

dire que quelqu'vns d'entre eulx changent leurs faces, & la couurent de terre, deuant q̃ de venir au tẽple, les autres baignẽt & arrousent leurs faces de certaines eaues, aucuns ont autre coustume, & maniere de faire. Quãd il fault sacrifier, le peuple est appellé auec vne trompette, ou cornet, & autre instrumẽt semblable à noz tabourins dalemant: puis apres quand le grand prestre est venu, il enuirõne l'autel saultelant, & chãtant quelques parolles: en apres suruient vn autre prestre chantant en son ordre, & le peuple respõd à tous deux. Quand toutes ces choses sont faictes, le prestre sort tout nud de quelque porte portãt deux glaiues desgainez. De là s'en allant il rencontre vn hõme cõme emmasqué, & desguisé tenãt deux glaiues en la main. Dont il en liure l'vn au pre-

ſtre, de l'autre deuant tout le peuple il ſe faict pluſieurs playes, en apres il ſe iecte en vn feu prochain, ou ayant demeuré quelque eſpace de temps regardant affreuſemẽt deçá, & delá, il ſe retire du feu, & ſe iecte au millieu de la cõpagnie, & là racompte ce qu'il à ouy de l'Idole, & par cõſequent il enſeigne, & endoctrine tout le peuple. Auquel qui n'obeiroit, ſeroit reputé meſchant & deteſtable perſonnage. Et pourtant n'eſt aucunement licite, de luy contredire, & deſobeir en quelque maniere que ce ſoit. Les Roys de ceſtuy peuple ont fort grãde abondance de femmes: leſquelles ont le bruit, d'eſtre impudiques, & de ſ'abandonner par tout à paillardiſe. Quand leurs marys ſont mortz, elles prolongẽt encores leur vie iuſques à huict iours, leſquelz paſſez,

elles ſont bruſlées toutes viues, & elles meſmes ſans aucune contrainćte ſe ieċtent au feu, & ne font difficulté de ſe ſoubmettre à tel tormēt & ſupplice. Les filz des Roys ne ſuccedent point au Royaume: car pour raiſon que leurs meres ſont paillardes, & publiques à chaſcun, on preſume qu'ilz ſont baſtardz & illegitimes. Et pourtant les plus nobles, & vaillans du païs ſont faiċtz Roys, par le cōmun conſentement de tout le peuple. En enterrant les corps mortz, ilz vſent de telle couſtume qui ſ'enſuit. Premierement le Roy au ſommet de la teſte porte vne petite queuë d'vn drap qu'ilz appellent Atalique: les moyens ornent leurs teſtes de bōnetz, ou chapeaulx de ſoye: ceulx de la plus infime, & abieċte condition qui ſont nommez en leur langue Nuiram,

tous nudz testes suyuẽt l'assemblée & procession, estans tous rangez en leur ordre. Toutesfois ilz couurent leur humanité de quelque linge, & se lauẽt vne ou deux fois le iour, & ont plusieurs lieux deputez pour ce faire. Ilz entrent au temple trois fois le iour, asçauoir le matin, au midy, & sur le vespre. Finablemẽt les hommes & femmes y sont fort beaux, & biẽ formez naturellemẽt.

Des Chrestiens qui demeurent en la cité Carangora, & de leur eglise, traicté sommaire. CHAP. XVI.

EN la cité Carãgora se trouuent plusieurs Chrestiens, qui payẽt tribut, & certaine rente au Roy des Gentilz & infideles: lesquelz n'ont point de maisons a eulx propres, & à ceste cause sont contrainctz d'en

prendre a louage. Ilz ont des temples qui ſont en peu diſſemblables aux noſtres. Toutesfois ilz n'admettent aucunes images des ſainctz ou ſainctes, ſe cõtentans de la figure & ſigne de la ſaincte croix. Ilz ont vn ſouuerain Põtife, auquel aſſiſtent douze Cardinaulx, deux Patriarches, & d'Eueſques & Archeueſques en grand nombre. Les preſtres n'y ont point de courõne cõme les noſtres: mais au lieu que les noſtres ont le ſõmet de la teſte raſé, là meſme ilz portent quelques grãdz cheueulx. Ceux qui fraichement y ſont naiz, ne recoiuẽt point le bapteſme deuant quarante iours, cõmenceant au iour de la natiuité, ſi quelque grãd neceſſité ne ſuruiẽt. Ilz ont la confeſſion auriculaire, & prennent la saincte hoſtie, cõme eſt faict par-deça. Ilz enſeueliſſent les

mortz de la façon & methode,que nous. Lesquelz estans enterrez, incontinent les prochains parens & alliez s'assemblẽt, & bãquetent par ensemble durant l'espace de huict iours : puis apres quand ilz se sont resiouyz de telle maniere, ilz font prieres & oraisons pour l'ame du deffunct. Et les femmes des mortz prenans leurs dosts s'en retournent en la maison de leur pere: lesquelles ne s'oseroient marier, qu'entierement ne soit passé & expiré l'an de dueil. En quoy ilz sont semblables à ceux qui vsent de la loy Romaine: par laquelle est cõstitué que si le mary ou la femme meurt l'autre suruiuant ne viendra en secõdes nopces qu'il n'ayt porté dueil vn an entier. Ilz ont quatre euangelistes, & gardent autant d'euangiles, que no⁹ faisons: ilz celebrẽt le Ca-

resme p oraison & ieusnes. Ilz ont des cõuẽtz & cloistres, ou les moynes viuent fort escharsement, faisans abstinẽcę de femmes & de plusieurs sortes de viandes. Si quelque prestre tõbe en l'ordure & deshonnesteté de paillardise, soubdain on luy defend de dire messe, & est reputé excõmunié, & tel que celuy la qui desia est donné aux diables. Ilz prennent le tressacré corps de Iesu christ trois fois l'an, & iamais ne separent les mariages. Ilz gardent plusieurs festes, comme celle de Pasque, de la Resurrection, de l'Assension, Assumption, & Purification de la vierge Marie, de la Natiuité de Iesuchrist, des Roys, & de to⁹ les Apostres, auec les dimẽches. Finablemẽt illec sõt des theologiẽs qui preschẽt, & expliquẽt les Euãgiles, & propheties fort doctemẽt.

Leur monnoye eſt faicte dor, en laquelle ilz entaillent, & engrauent l'image de leurs princes. Ie ne ſçay pas bonnement de cõbien d'eſpece il y a de mõnoye. Laquelle cõme ia dict eſt, eſt toute d'or, car ilz n'ont point d'autre metal.

Que ceulx qui demeurent en l'Iſle Gyana vendent leurs parens, quand ilz ſont vieulx aux Anthropophages, c'eſt a dire aux mãgeurs d'hõmes: & de leurs meurs, & cruaulté. CHAP. XVII.

EN l'Iſle Gyana eſt vne couſtume fort eſtrange, & inhumaine. Car quand les parens de longue vieilleſſe ne peuuẽt plus rien faire, alors leurs enfans rẽpliz de felonnie, & cruaulté, les meinent, & conduiſent aux lieux publiques, ou ſe tiennẽt les foires, & marchez, pour illec les vendre aux Anthropopha-

ges, desquelz peu apres ilz sont mã-
gez & deuorez. Au cas semblable si
quelque ieune homme est surprins
d'vne si grand maladie, qu'il ny ayt
aucune esperance de recouurer sa
santé, les peres, & meres, & freres
germains l'estrãglẽt, ou estouffent,
en apres ilz le vendent aux susdictz
Anthropophages. Ilz adorent plu-
sieurs, & diuers Idoles, car les vns
adorent Phebus, aucuns les beufz,
les autres la premiere chose qu'ilz
rencontrent le matin, & la pluspart
le diable. Quand ilz se veulẽt met-
tre sus mer, ilz font grand munitiõ
de flesches qui sõt teinctes de venin,
pour se defendre, & garder des Pi-
rates & brigãs de mer, & aussi pour
les assaillir. Et non seulement ilz
sont rudes & aspres cõtre telz lar-
rõs, & escumeurs de mer, mais aussi
à l'endroict d'vn chascun. Car ilz

ſurmontent par inhumanité & cruaulté tous autres peuples.

Du merueilleux animal, qui ſe trouue en l'Inde Plutique, ou Athlantique, qui ſ'appelle autrement Iapetique, ou Palutique, lequel vit ſans boire ne manger, & d'vne certaine femme.

CHAP. XVIII.

EN l'Inde Plutique, ou Athlãtique ſe trouue vn animal de quatre piedz, lõgs de deux paulmes, & large à l'aduenant. Il eſt de la condition, & meſme forme que le Cameleõ, ſauf que ceſtuy a poil, l'autre non. Ce qui eſt en luy miraculeux eſt tel qui ſ'enſuit, iamais il ne boit, ou mãge, toutesfois il prolonge ſa vie à long aage, en quoy il eſt peu diſſemblable audit Cameleõ, au corps duquel eſt vne grande perfection, attendu qu'il eſt cõpoſé des

quatre elements autremẽt que tous
autres animaulx. Car cõme dict A-
riſtote & tous autres philoſophes,
vn corps meſlé & cõpoſé des qua-
tre elements ne peut durer, ſans la
neceſsité de boire, & de manger: &
toutesfois le corps de ce petit ani-
mal eſt tant temperé, que le tẽpera-
mẽt demeure en ſa force du chauld
& humide, ſans ſe cõſumer iuſques
à ce qu'il plaiſe à Dieu de laiſſer diſ
ſouldre vn tel corps. Ceſt animal
eſt appellé petit chien. Lequel ſe
meut & chemine ſi lentement, qu'a
grand peine pourroit il cheminer
cinquante pas des noſtres, de ſorte
que ſon cheminé eſt auſſi lent, ou
plus que celuy d'vne voulte, qui au-
tremẽt ſ'appelle vne tortuë, qui par
Cicerõ eſt nõmée tardigrada, & do
miporta, pourcequ'elle porte ſa mai
ſon, & que ſõ cheminé eſt fort lent.

Or pource que icy nous parlons d'vn animal qui ne boit ne mange, i'eſtime eſtre bon de noter qu'au iourd'huy au Royaume de Surië ſe trouue vne femme (ſi depuis n'agueres elle n'eſt morte) laquelle a deſia paſſé ſeize ou dixhuict ans ſãs boire ne manger aucune choſe du mõde. Laquelle a ie ne ſcay quelle maladie, qui en ceſt eſtat la nourriſt, & entretient. Et tant ſ'en fault qu'elle prenne aucun plaiſir ou volupté à boire, ou à manger, qu'elle n'a rien en plus grand horreur, & deſdain que de ſentir, & apperceuoir le ſeul odeur des viandes. Laquelle on ne ſcauroit plus moleſter, & faſcher que de luy offrir, ou faire feſte du boire, & manger. Et combien qu'elle ne boit ou mange aucunement, ſi eſt ce que toutefois elle eſt apte à faire toutes beſongnes que

font autres femmes, ſauf les effectz de la cõpagnie charnelle. Ce qu'eſt facile à croire, car ſi apres auoir biẽ beu, & mangé, les fleches de Cupido, & attiremens de Venus ont leur regne, certain eſt, que ceſte femme, qui faict abſtinence de toutes viandes n'eſt aucunement capable, & idoine à paillarder.

Des chiens Indiques peu de choſes memorables. CHAP. XIX.

ENtre toutes autres generations que produict l'Inde, qui nous peuuẽt eſtre en admiration, ne ſont point du moindre lieu, les chiens de certaines cõtrées Indiques: leſquelz ſont plus grãdz, & plus gros, que noz aſnes, & muletz, qu'elz ſõt ceulx de la region Tepetique, deſquelz vſent ceux du païs, pour repoulſer, & opprimer les beſtes ſau-

uages, qui illec gaſtent tout pour le grand nombre dicelles. Mais pour retourner aux chiens, ſçauoir fault qu'en vne certaine region de l'Inde qui eſt Septentrionale, ſont des chiens de telle force, & grandeur, que ſix d'eulx liez, & attalez à vn chariot le trainnẽt cõme cheuaulx, leſquelz ſont accouſtumez à chariotz, & à charettes. Semblablemẽt en vne prouince qui ſe nomme Gyndi, toutes choſes ſeroient diſſipées & ruinées par la cruaulté des Lyons qui y ſont en grande abondance, n'eſtoient les chiens qui ſouuent ſ'entrebattent auec leſdictz Lyons, & les tuent. Parquoy les chiens Indiques ſont de grand force, & grandeur inuſitée, veu qu'il n'y a violẽce d'aucunes beſtes brutes, qui leur puiſſe reſiſter.

Brieue description de la prouince de Tebeth suyuant les meurs des habitans d'icelle: en apres de la cité Caniclu.

CHAP. XX.

LA longueur du climat & regiõ de Tebeth dure enuirõ quatre cẽs lieuës: le millieu de laquelle est seulement habité, & frequenté des gens, qui sont si seueres, cruelz, & inhumains, que ceux qui par dela hantent, & trafiquent, souuent se trouuent en de grandz dangers. Et si quelqu'vn veult passer parmy ce païs la, il fault qu'il face prouision pour vingt iours. Car il ne peult pas passer en moindre espace de temps iusques à la partie habitée. Quand on est paruenu, & entré là dedãs, on trouue vne nation fort barbare, & estrange. Laquelle estime estre vne chose digne de toute louange, d'abbatre & ruer par terre vn

chaſcun,de piller,deſtruire,& faire degaſt par glaiue, feu, & autre violẽce, de fouller aux piedz, & ruiner ſon prochain,par pillages, & rauiſſemens. Celuy qui entre eulx aura le plus cruellemẽt eſtranglé, violé, & ſupprimé vn homme,eſt le plus priſé, & loué de tous. Ilz ſe font des veſtemens des peaux des beſtes ſauuages, & ſont fort addonnez à Idolatrie. Ilz mangent la chair crue, laquelle ilz conqueſtent à la chaſſe. Si le pere de par dela dõne la moindre faſcherie du mõde à ces enfans ia aagez, incontinent ilz ſe iectent ſus luy,& le font mourir hideuſement ſans aucune pitié, & compaſſion de leur naiſſance & cõmancement. Ilz exercent, & practiquent pluſieurs autres argumens d'inhumanité, deſquelz ie n'ay propoſé de plus auant diſputer, pour le preſent.

ſent. Car ilz ſont indignes d'eſtre mis par eſcript, pour l'enormité, & trop belluine cruaulté d'iceux. A ceſte region du coſté de l'Occidēt eſt conioincte la prouince nōmée Caniclu, le prince de laquelle rend tribut au grād Cham. Là eſt vn lac fort abondant en perles. Celle prouince auſsi eſt fort fertile en beſtes ſauuages, cōme en Lyons, en Ours, en cerfz, en Lynces, qui ſont beſtes qui ſont du gēre du cerf, ayās diuerſes couleurs, & cuir fort tacheté, de veuë fort ague, & en autres ſemblables: elle porte auſsi du gingēbre, & des pierres Turqueſtes, qui ſont treſprecieuſes. Les habitās d'icelle adorent diuers idoles: auſquelz ilz eſtimēt faire grād plaiſir, ſ'ilz leurs font prendre congnoiſſance charnelle auec les eſtrāgers. Et pourtāt ſi quelque nouueau hoſte y arriue,

les peres de familles incontinent le
conduiſent en leur logis, vers leurs
femme, filles, & chambrieres, pour
auec elles ſe recreer vn tantinet, &
à ce moyen faire œuure qui plaiſe,
& ſoit aggreable à Dieu. Durant
que tel eſtranger ſe ioue, le maiſtre
de la maiſon ſ'en va esbatre aux
champs, & ne rentre point en ſon
logis, qu'il ne ſoit certain, ſi l'eſtrã-
ger en eſt dehors. Et pour mieulx
donner à cõgnoiſtre cela, ceulx qui
pour ceſte affaire ſont mis dedans,
ont couſtume de pẽdre leurs man-
teaux deuant le ſueil de la maiſon.
Car quãd les peres de familles voy-
ent, que les manteaux ne ſont plus
pẽduz, ce leur eſt ſigne, que tout eſt
faict, & que les cõpagnons & amou
reux ſ'en ſont allez: & entrans au lo
gis, ilz font grand feſte à leurs fem-
me, filles, & chãbrieres, eſtans ioy-

eux de la ioye, & volupté nouuellement aduenue en la famille. De la on congnoist, qu'ilz sont fort sotz, & niez en ce qu'ilz pensent leur besongne ne se pouuoir bië faire, sans l'aide des estrangers, mesmement en ce qu'ilz estimët cela estre plaisant à leur Dieu.

Combien est estendue la cité, qui vulgairement est appellée Quinsaï, & des mœurs des habitans.

CHAP. XXI.

EN tout le reste du monde n'est ville ou cité si grande de circuit, qu'est Quinsaï, qui est interpretée selon le commun langage du païs, la grande cité & habitation de Dieu. Le cercle, ou tour de ceste cité dure enuiron cinquãte lieuës Françoises, ou d'auantage.

Elle a douze mille pons de pierre: qui ſont eleuez ſi hault, q̃ les plus grãdes nauires y peuuẽt paſſer par deſſoubz, les arbres dicelles nauires eſtendus. Et ſi tu me demandes la raiſon pourquoy là tãt de põs ſont conſtruyz, il te fault entendre, que ceſte cité là eſt fõdée, & edifiée ſus vn lac marin, & que pour ceſte cauſe on n'y peut pas aller de rues en rues ſans pons. Elle contient pluſieurs ouuriers de tout art, & auſſy de pluſieurs & fort diuers marchãs & trafiqueurs. Les femmes y ſont ſubiectes, & adõnées grandement à leurs voluptez & plaiſirs. Ilz adorẽt tous les Idoles, viuans de chair de cheuaulx, & de chiens, & d'autres telles & ſemblables immundicitez. Or pource que là ſõt pluſieurs larrons, qui ne ceſſent de brigander, deſtrouſſer, & courir ſus chaſcũ, en

chaſcun pont de iour, & de nuict ſont conſtituez dix gardes pour refrener, & empeſcher les courſes, violences, & impetuoſitez de telz brigans, & voleurs. Toutes les rues y ſont pauées de grãdes pierres, qui faict que toute la cité eſt fort nette, & recreatiue. Et pource que les edifices, & maiſonnemens de ceſte cité ſont principalement faictes de bois, de là vient qui ſont fort ſubiectz au feu. Et pourtãt en chaſcun pont ſont edifiées certaines forteresſes, & haultes tours, qui ſont publiques, & cõmunes à vn chaſcun, pour & à celle fin que ſi quelque maiſon ou rue vient à bruſler les voiſins y portent leurs biens meubles. Et au milieu de la ville eſt vne certaine montagne, en laquelle eſt vne tour eleuée, ou ſont pluſieurs tables de bois, leſquelles en neceſ-

ſité on frappe auec des marteaulx pour eſueiller les citoyens, & por les induire, & prouoquer à eſteindre le feu embraſé. Finablement en ceſte cité la eſt vne egliſe de Chreſtiens, aux quelz on permet de viure à leur fantaſie, & ſelō leurs loix.

Des horribles & à nous fort admirables ſerpens Indiques. CHAP. XXII.

AV Royaume de Senega ſe trouue de tous genres de ſerpens. Dont les vns iettēt, & ſoufflent dehors du venin mortel, les autres portent beaucoup de dommages. Et là ſ'en trouuēt qui ſont de ſi horrible grandeur que leurs ailes ſurpaſſent la meſure de deux piedz. Dont telz ſerpēs ont couſtume de deuorer, & engloutir tout à vn coup des cheures entieres. Et ſi ceux qui demeurent en ceſte region, ne les enchan-

toient, souuēt ilz seroiēt en grādz dāgers. En la ville de Caleclu croissent d'autres serpēs en telle grādeur qu'ilz ne sont gueres dissemblables aux grandes truyes, portans la teste beaucoup plus grosse, q̃ celle d'vn porc sanglier: lesquelz ont coustume de naistre aux lieux marcageux, & aquatiques, toutesfois ilz ne portent point de venin. Là mesme s'en trouuent d'autres qui portent vn venin tāt dōmageable, & si mortel, q̃ s'ilz poignēt quelqu'vn le moins du monde, soudain il rend l'esprit cōme estāt attainct de mort subite. Et pource que le Roy de là estime que ce sont anges à luy enuoyes du ciel, estāt surprins de ceste rage & folle opinion, il a faict, & publié vn edict, par lequel expressement est defendu & inhibé à vn chascun de ne blesser, ou tuer aucuns de ces serpens, de sorte que si quelqu'vn

en auoit tué vn, il ne feroit puny de moindre fupplice, que celuy qui auroit defaict, & mis à mort vn hõme. Qui faict que telz ferpens là fe trouuét en grande multitude. D'auantage en la prouince Caraiam eft fituée vne certaine region, qui produit des ferpens de telle grandeur, que de longueur ilz furmõtent dix pas, & de largeur la mefure de deux paulmes. Leur tefte eft fort groffe, les yeulx grandz, la gorge fi ample, & large, qu'ilz pourroient engloutir vn hõme tout entier. Tout leur corps eft fi efpouuentable, & tant cruellement formé, qu'il n'y a hõme tant hardy, & vaillãt foit il, qui feulement les ofe regarder. Durant le iour ilz fe cachent aux cauernes deffoubz terre, & la nuict venue ilz fortent, & cherchãs à viure, ilz exercent grãd cruaulté enuers les au-

tres animaulx, entrans en leurs tainieres & cachettes: & aussi ilz font beaucoup d'ennuictz, & fascheries aux hommes. Car ilz en escorchent & deuorẽt plusieurs. Et à ceste cause les habitans de ce Royaume ont coustume d'employer toute leur subtilité, & industrie â trouuer diuers moyens, pour supprimer telles bestes.

Ou se trouuent les Rubiz en grande abondance. CHAP. XXIII.

LEs pierres precieuses qui de par deçà sont en tresgrãde estime, se trouuent en suffisante abõdance en vne region de l'Inde qui s'appelle Zailon. Car là est vne certaine mõtagne grãde, large, & fort spatieuse, de laquelle sõt tirées des pierreries que vulgairemẽt nous appellõs des Rubiz. Les marchans qui vont de

par dela pour apporter telles pierres, premierement s'addressent au Roy, duquel ilz achetent vne petite portion de terre, de laquelle ilz tirent des Rubiz. En ceste mesme region tout aupres de la prementionnée montagne est vn fleuue, aupres duquel se trouuent plusieurs, & diuerses pierres precieuses, cõme des hyacinthes, des sapphyres, & autres à nous incongneuës.

Des admirables citez de la contrée qui se nomme Enfer. CHAP. XXIIII.

IL n'est ia besoing que ie m'arreste icy, pour prouuer, que la partie du mõde occidẽtale a esté appellèe des anciens l'Enfer, pour ceste cause & raison q̃ s'ensuyt: a sçauoir que quãd le soleil tend à l'Occident, il nous semble qu'il descẽd. Toutesfois nous ne prenons pas icy enfer pour l'horrible domicile & habita

cle de Satan, & de ses assecles, & sup postz, qui est auec horreur grand cõstruit, & basti au cẽtre de la terre. En la susdicte regiõ sont plusieurs villes & citez fort amples, & fameuses. Entre lesquelles celle qui s'appelle Incantana a le premier lieu. Laquelle contient en soy enuiron vingt cinq mille maisons, & edifices pl⁹ sẽblables à noz palais Royaulx, qu'aux edifices priuez, & particuliers. Puis la seconde qui est en bruit, se nomme en la lãgue du païs Themistitan. En laquelle les palais des Roys sõt to⁹ dorez, & couuers d'or. Ie laisse ce pẽdãt à traicter sept villes fort magnifiques & bien renommées, qui sont au circuit de la contrée Tontontean.

De la fertilité & des fruictz de la terre saincte. CHAP. XXV.

CEste terre de laquelle nous voulons parler, surmõte, & est plus

excellēte en fertilité que toutes autres selō le tesmoignage des saīctes lettres. Car il fault employer peu de labeurs & de despēs pour la cultiuer, ce neantmoins elle produit fort plāteureusemēt de to⁹ fruicts. La fertilité naturelle de ceste terre est assez apertement congneuë de l'origine & naissance de la laine auec le suin, laquelle vient & n'aist en certains arbrisseaux, & plantes. Les semēces desquelz sont chascun an espāchées en terre, desquelles sort quelque petite tige cōme vn chou, aux feuilles de laquelle est prinse ceste laine. En apres de certaines petites cannes ou roseaux vient le succre. Les arbres y portēt fruict, en toutes les parties de l'an, dont souuēt on y voit plusieurs arbres portans fleurs, & leurs fruicts meurs. Entre tous autres fruicts les pommes de paradis (qu'ilz appellēt

ainſi) ont la forme de noz raiſins, de ſorte qu'aucunefois on y trouue plus de cent pommes conioinctes enſemble cõme grumes de raiſins, dont chaſcune a biẽ la groſſeur d'ũ œuf. Ceſte arbre icy dure deux ans & rien d'auantage. Et quãd elle eſt ſeiche, de ſes racines ſortẽt des iettons, ou greffes à hanter: & ainſi ſe cõtinue tel gẽre d'arbre. Les fueilles duquel de longueur paſſent, & excedent la ſtature d'vn homme, & deux de largeur peuuent couurir auſſi le corps d'vn hõme. Là meſme vient du vin treſdelicat, & ſauoureux principalemẽt en la vallée de Caphaim, & en celle de Neheleſchol: leſquelles ne ſont gueres remotes de la region de Bethleem. A l'entour de Sidon, & d'Anterodus on faict vendange chaſcun an trois fois. En ceſte terre ſaincte ſont leur demeurãce gens de toutes nations,

& de diuerses sectes. Et est permis à chascun de viure selon le discours de ses loix. Qui faict que là sont plusieurs Chrestiẽs, Mahumeticiens, Sarrasins, Armeniens, Egyptiens, & autres, qui to⁹ recõgnoissent la foy de Iesuchrist. Desquelz toutesfois quelques vns sont souillez du mal cõtagieux d'heresie, prenans leurs appellations du chef, de leur heresie: cõme les Georgiens de Georgius, les Nestoriẽs de Nestor, & d'autres.

Du grãd nõbre de Chrestiens qui se trouue par tout le mõde. CHAP. XXVI.

IL n'y a quasi en tout le mõde lieu ou le Christianisme n'ayt des defendeurs fideles & catholiques, si principalement on excepte le païs d'Arabie & d'Egypte, ou à grand peine a cõmencé de pulluler la foy de Iesuchrist. Car les habitans de ces regions l'à adorent Mahumet.

Les Indiés qui ſont oultre la mer, cõme les Armeniens, Cappadociés, Mediés, Chaldeiques, & autres ſemblables, ſont fort addonnez à la religiõ Chreſtiẽne. Les preſtres deſquelz ne ſont point admis au myſtere & ſeruice diuin, ſi premierement ilz n'ont eſpouſé vne femme legitime: à laquelle on couppe le nez, ſi elle eſt trouuée en adultere, & à ſon paillard on raſe le membre viril, à fin que puis apres il ne ſoit plus apte à engendrer, cõbien que luymeſme aye prins femme. Quãd la femme du preſtre eſt morte, il ne luy eſt permis d'en prẽdre vn autre. Et ſi au cas ſemblable il meurt premier que ſa femme, elle ne peut pas ſe marier en ſecõdes nopces. Car ſi autrement elle faiſoit, on la bruſleroit. Ilz recõgnoiſſent quatre Euãgeliſtes, & douze Apoſtres.

Fin de l'Hyſtoire des Indes.

EXTRAICT DV Priuilege.

IL est permis à Guillaume Guillard faire imprimer le liure intitulé L'histoire des Indes, composé par maistre Iean Macer, Licencié en droict, & defenses à tous quelzconques d'imprimer, vendre ne distribuer autres que ceulx que ledict Guillard aura faict imprimer, sur peine de confiscation, & d'amende arbitraire, comme plus à plain est contenu aux lettres du priuilege. Et ce iusques au temps & terme de dix ans finiz, & acompliz.

Signé Beraulx.







